UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01150499 0

BINDING LIST SEP 1 5 1992

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/matrialismeets00lebl

MATÉRIALISME

ET

SPIRITUALISME

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2

Philos.
L445

MATÉRIALISME

ET

SPIRITUALISME

ÉTUDE DE PHILOSOPHIE POSITIVE

PAR

M. Alph. LEBLAIS

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR

M. E. LITTRÉ
DE L'INSTITUT.

116182
14/6/11

PARIS
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 10.

1865

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Le but de l'auteur du livre est d'apporter sa quote-part à l'œuvre de régénération intellectuelle entreprise par Auguste Comte et tracée dans la philosophie positive; le but de l'auteur de la préface est de concourir au même but, en quelques pages qui soutiendront ce que le livre soutient, qui combattront ce que le livre combat.

Cela ne veut pas dire que le livre et la préface n'aient leur indépendance plénière l'un de l'autre et leurs jugements particuliers. Ce qui les réunit c'est la communauté d'efforts pour la philosophie positive et contre la métaphysique.

Ces deux antagonistes commencent à se saisir fortement au corps; et le public, sans trop s'en étonner, voit mettre en question la réalité de la métaphysique. Il fut un temps, peu éloigné de nous, où la métaphysique tenait tous les esprits; je veux dire qu'elle fournissait des principes généraux. C'était son rôle, il était beau, mais provisoire. Déjà même, vers la fin du XVIII^e^ siècle, sa situation était plus florissante en apparence qu'en effet; les sciences positives, qui procédaient à posteriori, montraient par l'exemple que la métaphysique ne servait à rien

pour la découverte de la vérité. L'exemple est une argumentation muette qui ne laisse pas de se faire comprendre.

Pourtant, comme la métaphysique, dans le réduit subjectif où la marche des choses la confinait, n'apercevait pas ce qui la minait sourdement, et que, de leur côté, les sciences procédaient dans leur domaine sans conscience d'une généralité quelconque, rien n'éclatait au dehors de la ruine intestine, quand un homme doué au plus haut point du génie philosophique déchira le voile. Il montra tout le terrain que la métaphysique avait insensiblement perdu, enseigna qu'il était impossible que l'esprit humain fût soumis à deux méthodes, l'une pour les notions particulières, l'autre pour les notions générales, et du même coup, à grands traits, d'une main ferme, esquissa la vérité générale en enchaînant hiérarchiquement les vérités particulières.

L'atteinte était portée sans être d'abord bien sentie. Le novateur philosophique demeura isolé; par instinct encore plus que par concert on fit le silence autour de lui, et l'on put avoir l'illusion que rien n'était changé dans les rapports entre la métaphysique, les sciences et l'esprit public. Mais les germes de philosophie positive que l'atmosphère de la société moderne contient, ne tardèrent pas à s'animer et à fructi-

fier dans le terrain qu'Auguste Comte leur avait préparé; et, comme l'un appelle l'autre, il est devenu impossible aux ennemis de la philosophie positive de savoir jusqu'où elle portera son action.

Dans un travail intitulé : *La crise philosophique* qui fait partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, M. Janet nous attribue un espoir dont nous ne nous défendons pas : « Retrancher, dit-il, de l'esprit humain la » recherche des causes premières et des causes » finales est une tentative si violente, si con- » traire aux lois de notre entendement, si dé- » mentie par l'histoire, que je ne puis concevoir » que les positivistes aient l'espoir d'y réussir (p. 123). » Violente! mais cela s'est fait sans bruit, sans secousse dans toutes les sciences positives. Contraire à notre entendement! mais, dorénavant, notre entendement n'est en paix dans les sciences qui font notre gloire et notre force que quand il a éliminé d'inutiles recherches. Démentie par l'histoire! mais l'histoire témoigne que l'esprit humain renonce sagement, résolûment à pénétrer ce qui lui est notoirement impénétrable; je dirai un peu plus bas comment la séculaire et naturelle curiosité de l'impénétrable trouve son repos. Il y a donc raison d'espérer qu'on cessera d'accorder aucun crédit en science et en philosophie à des solutions purement subjectives

dont aucune preuve n'a jamais pu être donnée. Cela reconnu, spéculera qui voudra sur la recherche des causes premières et finales; il suffit que ces spéculations deviennent individuelles et cessent d'appartenir au domaine de la science et de la philosophie.

Dans la *Crise philosophique*, M. Janet veut bien nous attribuer un rôle, mais c'est le rôle de l'ignorance s'attaquant à ce qui est au-dessus de sa portée : « Celui-ci (Kant) critiquait ce qu'il » connaissait profondément (la métaphysique), » et les positivistes combattent ce qu'ils ne con- » naissent pas du tout (p. 123). — Ignorants des » sciences psychologiques, n'ayant étudié que » par le dehors la métaphysique, ils combattront » la métaphysique et la psychologie. Ils croi- » ront avoir fondé une science, tandis qu'ils » n'ont fait qu'une métaphysique incomplète et » mutilée (p. 133). — Il y a des esprits qui n'ont » pas le goût de la métaphysique; qu'ils s'en » abstiennent, rien de mieux; ils seront plus » utiles en faisant autre chose (p. 134). »

Sans être bien sûr que je serais plus utile en faisant autre chose, passons sur ce brevet d'ignorance en métaphysique que M. Janet m'accorde libéralement, et contentons-nous, pour érudition, du petit livre de M. Janet.

Dans ce livre, M. Janet établit le principe

sur lequel la métaphysique est fondée et il détermine l'objet qu'elle se propose. Le principe et l'objet, c'est bien assez pour apprécier la valeur d'une doctrine ; en tout cas, c'est bien assez pour les quelques pages qui me sont ici accordées.

Je ne peux mieux faire, pour exprimer le principe, que de me servir des termes dont s'est servi M. Janet, et de dire que la psychologie est le fondement de la métaphysique et qu'il faut s'élever de l'une à l'autre.

Voyons ce que cela signifie et quelle est la nature des doctrines qui ont un pareil fondement.

On a dit longtemps dans l'école : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, à quoi l'on a ajouté : *Nisi intellectus ipse*. J'use de cette addition pour dire que l'intellect présente à étudier ses conditions et ses lois ; étude qui s'appellera, si l'on veut, psychologie. Je n'y contredis pas ; peu importe le mot pourvu que la chose soit définie.

Science importante et difficile. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi ses progrès, nécessairement fort lents, gagnent au progrès général des méthodes et des sciences positives, mais c'est le lieu de demander quel en est l'usage en philosophie. Cet usage diffère complétement, suivant qu'il s'agit de la philosophie positive ou de la philosophie métaphysique.

La philosophie positive en condense les généralités, les adjoint dans leur rang hiérarchique, aux généralités fournies par les autres sciences, et forme ainsi la doctrine générale de l'objet et du sujet dans leur coordination réciproque. C'est ce que j'ai essayé d'indiquer, sauf développement ultérieur, dans mon livre sur *Auguste Comte et la philosophie positive*, p. 675 et suivantes, 2e édition.

La philosophie métaphysique ne connaît pas un pareil usage ; elle demande à la psychologie la construction d'idées à priori sur la constitution première et dernière des choses.

Qu'à cela ne tienne. La psychologie les a fournies de tout temps et les fournit encore. Car la pensée, dans les élaborations à priori, n'est obligé qu'à une condition, c'est de ne rien dire qui implique contradiction avec le principe qu'elle pose. Mais, cette condition étant satisfaite, que valent les idées à priori ?

La valeur en repose sur cette hypothèse, que ce qui a été conçu rationnellement dans l'esprit existe effectivement dans les choses et a, pour parler le langage de l'école, une réalité objective. Fonder la métaphysique sur la psychologie n'est pas autre chose. Tout d'abord il n'est personne qui ne voie combien une pareille hypothèse est précaire, et quel chétif appui elle offre aux spéculations.

Toutefois il ne faut pas s'arrêter à cette première impression ; il faut juger par les faits et par les résultats. Il fut un temps où les idées à priori, maîtresses de l'esprit humain pendant sa période juvénile, dominaient les sciences positives et où l'on prétendait expliquer des phénomènes naturels par des conceptions rationnelles, indépendamment de l'expérience. Descartes, qui ne doutait pas de l'infaillibilité de cette méthode, l'a formulée d'une manière précise : démontrer les effets par les causes (*Méthode*, V, 4). Mais, tout grand esprit qu'il était, tout profond géomètre, tout raisonneur puissant, il n'aboutit qu'à des conceptions illusoires qui ne servent plus qu'à témoigner de l'impuissance radicale de la méthode métaphysique. Ce qu'il fit alors, on l'avait beaucoup fait avant lui, on le fit encore après lui. Mais là, dans le domaine des faits, on put demander compte aux idées à priori de leur office et les prendre en flagrant délit d'inanité. L'hypothèse sur laquelle repose le fondement de la métaphysique, se montra fausse quant au monde objectif, et tellement fausse, qu'il fallut renverser la proposition de Descartes et démontrer les causes par les effets.

Quant au monde subjectif, la métaphysique s'est mise en un lieu où l'expérience ne peut l'atteindre. Mais, si elle échappe à cette maîtresse

qui lui a enlevé pied à pied toute autorité dans les sciences, elle n'échappe pas à un impitoyable à fortiori. Incapable de pénétrer la moindre des causes secondes, à plus forte raison les causes premières lui sont interdites ; incapable de deviner la condition spécifique du moindre des phénomènes, à plus forte raison ne peut-elle deviner la condition du phénomène des phénomènes, celle de l'univers visible et invisible.

Ces considérations sur le principe de la métaphysique dispensent de raisonner longuement sur son objet. « Quiconque, dit M. Janet, pense et réfléchit est un philosophe ; et quiconque pense et réfléchit sur les origines des choses est métaphysicien (p. 127). » Cette définition de l'objet de la métaphysique est bonne. Oui, la métaphysique a pour objet la recherche des causes premières et des causes finales. Et c'est là que par le fait, non par le raisonnement, se montre l'inanité de son labeur. Voilà environ vingt-cinq siècles que de puissants esprits, à qui l'état rudimentaire des sciences positives ne permettait pas de voir l'irrésolubilité du problème et qui n'avaient que cette voie ouverte pour les hautes spéculations, s'évertuent sur les causes premières et les causes finales. Après tant d'efforts, qu'en savons-nous? Rien, absolument rien. Et qu'il en doive toujours être ainsi, c'est ce qui

est maintenant visible. La raison humaine n'a puissance de savoir comment les choses sont, que par la voie à posteriori ; et les origines premières et les terminaisons finales sont, puisqu'elles ont agi au commencement, s'il y a eu un commencement, et agiront à la fin, s'il y a une fin, inaccessibles à l'expérience.

Mais on dit : ces vingt-cinq siècles dont vous-même vous parlez, sont une preuve que l'esprit humain est fatalement lié à ces spéculations, qu'il n'y renoncera pas quel qu'en soit le succès, et qu'il veut et poursuit une métaphysique. En cela il faut distinguer. D'une part, ce besoin s'éteint, et d'autre part, il se satisfait tout autrement que par la continuation des vains labeurs de la métaphysique. Il s'éteint successivement dans toutes les sciences positives à mesure qu'elles arrivent à leur maturité ; l'esprit renonce fermement à la recherche des causes premières où il ne peut rien, et se renferme sagement dans les causes secondes où il peut beaucoup. Grand et fécond exemple qui tend à modifier profondément la raison contemporaine et la raison future. Quant à ce qui reste, je suis loin soit de le nier, soit d'y contredire. Une curiosité naturelle et louable porte les hommes à s'inquiéter de ce qu'on doit penser des causes premières et finales. Or ce qu'on en doit penser est fourni par le tra-

vail métaphysique des générations philosophiques qui nous ont précédés. Un coup d'œil sur les systèmes et sur leur avortement successif nous met au courant des questions, nous apprend qu'elles sont insolubles et nous renvoie des études stériles aux études fécondes, c'est-à-dire aux causes secondes et à l'expérience. Il nous apprend qu'un inconnu sans limites nous entoure, soit dans le monde des choses, soit dans le monde des causes, et que, pouvant gagner des parcelles sur cet inconnu, nous ne pouvons le conquérir. Ainsi l'idée métaphysique se trouve transformée en une notion positive, celle d'une immensité réelle, mais inaccessible. Du moment qu'on l'a conçue, les vaines témérités de la psychologie et du panthéisme disparaissent.

Je n'ai point accusé M. Janet de faire du positivisme insciemment; lui m'accuse de faire de la métaphysique sans le savoir. Ceci montre qu'il n'est pas aussi maître de mon principe que je le suis du sien. Il est impossible qu'un homme partant comme lui de l'à priori tombe en péché de positivisme; mais il est également impossible qu'un homme partant de l'à posteriori tombe en péché de métaphysique. Les deux voies mènent chacune à des termes opposés; elles se tournent le dos.

Suivant lui, la philosophie positive porte en elle un absolu transcendant qu'elle ignore : « La

» philosophie positive obéit, comme toute phi-
» losophie, à cette tendance qui nous fait cher-
» cher en toute chose le général, et qui, de
» généralités en généralités, nous conduit à la
» plus haute généralité possible. Or, d'où peut
» nous venir ce besoin d'une généralité toujours
» de plus en plus grande, s'il n'y a pas dans
» l'esprit humain une idée qui dépasse tous les
» phénomènes possibles? Ce penchant vers la
» généralité n'aurait-il pas sa source dans une
» idée d'absolu, inconsciente d'elle-même? Et
» lorsque M. Littré rejette l'hypothèse d'un ab-
» solu transcendant et nous représente la nature
» comme un tout complet se suffisant à soi-même,
» fait-il donc autre chose que de transporter
» l'idée d'absolu, de Dieu à la nature, et com-
» ment une telle vue pourrait-elle se disculper
» d'être une vue métaphysique (p. 132)? »

Si j'avais de la rancune, je ferais observer à M. Janet, que je ne suis pas tellement ignorant en métaphysique que je ne reconnaisse là, sous une autre forme, l'argument que Descartes a employé pour démontrer l'existence de Dieu; je remonterais même jusqu'à saint Anselme, qui le produisit dans le xi^e^ siècle; et, employant cet argument qui est connu dans l'école sous le nom d'argument ontologique, je mettrais le raisonnement de M. Janet sous sa forme scolastique : il

existe dans l'esprit humain une idée de généralité qui dépasse tous les phénomènes visibles; donc il existe en dehors de lui un absolu transcendant. De la même façon, saint Anselme et Descartes avaient dit que l'existence de l'idée de Dieu dans l'esprit humain impliquait nécessairement l'existence de Dieu dans le monde, étant impossible qu'un être infini fût dans l'idée, *in intellectu*, sans être dans la chose, *in re*.

A cela les nominalistes, Kant compris, ont répondu depuis saint Anselme et depuis Descartes que l'argument était impuissant à prouver ce qu'il avait en vue; que, de quelque façon qu'on le tournât, rien ne garantissait que l'existence dans l'intellect correspondît à une existence en effet, et que des idées assemblées par l'esprit pouvaient être des touts factices et non représenter des touts réels.

L'antithèse des nominalistes vaut certainement la thèse des réalistes. Les deux arguments se font contrepoids, et tout juge impartial les renverra dos à dos. L'argument ontologique ou argument de saint Anselme est le plus puissant effort qu'ait fait la métaphysique pour établir son principe, à savoir le passage de la subjectivité à l'objectivité, en d'autres termes la certitude que les idées à priori ont une réalité correspondante dans les choses. L'antiquité n'avait pas aperçu la difficulté. La logique plus développée du moyen

âge la saisit et crut avoir trouvé une méthode pour aller du subjectif à l'objectif. C'est en vertu de cette méthode de saint Anselme que l'école de M. Janet a pu dire que la psychologie est le fondement de la métaphysique. Mais cette méthode réaliste n'a pas prévalu sur la critique nominaliste. Aujourd'hui que le nominalisme a accompli son office qui a été de balancer le réalisme sur tous les points par des raisonnements équivalents, tous deux gisent confondus dans les limbes où la science positive et à sa suite la philosophie positive les relèguent. C'est un service analogue que rend ici cette discussion abstraite, montrant quel est le caractère de l'argument de M. Janet sur une généralité croissante qui suppose une généralité absolue, quelle en est la source, quelle en est la valeur. Le nominalisme en avait, par avance, débarrassé la philosophie positive, qui, dans l'amour qu'elle avoue pour la généralité, ne craint pourtant pas de choir dans l'absolu transcendant.

Il serait à désirer que les gens qui combattent une doctrine la fissent leur pour un moment, afin que les coups qu'ils entendent lui porter soient assénés sur son corps et non sur son ombre. Je reproche à M. Janet de s'être mépris, non pas, ce qui serait ma faute, sur le sens de mes paroles, mais, ce qui est la sienne, sur le but de la phi-

losophie positive. Derrière tout ce que j'écris est une doctrine que l'assaillant doit avoir en vue. Ce serait un chétif triomphe si, en démontrant que j'ai mal parlé, au cas que j'aie mal parlé, on ne démontrait pas en même temps que la philosophie dont je suis l'organe a mal pensé.

Dans le passage cité en dernier lieu, M. Janet dit : « Lorsque M. Littré rejette l'hypothèse d'un » absolu transcendant et nous représente la nature » comme un tout complet se suffisant à soi-même, » que fait-il donc autre chose que de transporter » l'idée d'absolu, de Dieu à la nature, et comment » une telle vue peut-elle se disculper d'être une » vue métaphysique? » Je ne me reconnais point dans cette paraphrase, qui, en tout cas, ne s'interprète pas dans le sens de ma doctrine. Rien de plus aisé que la disculpation; et même l'inculpation ne peut être faite que par qui n'est pas familier avec les principes de la philosophie positive. Pour cette philosophie, la nature est la portion accessible à nos sens, c'est-à-dire la terre, le soleil, son cortége de planètes et de comètes, et les espaces stellaires. Nous ne savons pas si elle se suffit à elle-même. Tout ce que nous savons, c'est que dans cette portion les choses sont régies par certaines propriétés et lois que les sciences positives nous ont fait connaître. Il n'y a là ni absolu transcendant ni métaphy-

sique ; il y a la constatation, la reconnaissance d'un fait, d'une existence, d'un état, d'une manière d'être.

Même réponse quant à la définition physiologique qui a été donnée de l'âme dans un dictionnaire de médecine, à savoir que c'est l'ensemble des fonctions morales et intellectuelles dévolues au cerveau. Sur quoi M. Janet s'écrie, d'une part : « que M. Littré veuille bien nous dire en quoi » une telle définition diffère de celle que pour» rait proposer le matérialisme le plus déclaré » (p. 115); et d'autre part : « qui vous l'a dit? De » quel droit invoquez-vous une telle hypothèse, » qui, après tout, est une hypothèse métaphysique; » car personne n'a jamais vu de ses yeux un cer» veau penser? Si, au contraire vous êtes assuré » que le cerveau pense, pourquoi affecter ce pré» tendu désintéressement entre le spiritualisme » et le matérialisme» (p. 116)? Par ce que nous avons dit, M. Robin et moi, sur l'âme ou fonction du cerveau, la philosophie positive entend que, étant certain, dans la limite de la connaissance humaine, qu'il n'y a point de pensée sans cerveau, elle se refuse à expliquer ce fait soit par l'idée d'une âme (hypothèse spiritualiste), soit par l'idée d'un arrangement moléculaire (hypothèse matérialiste), aussi bien qu'un physicien se refuse à expliquer la pesanteur soit par une qualité oc-

culte (hypothèse spiritualiste), soit par un arrangement moléculaire (hypothèse matérialiste). Le physicien reconnaît que la matière pèse; le physiologiste, que la substance nerveuse pense, sans que ni l'un ni l'autre aient la prétention d'expliquer pourquoi l'une pèse et pourquoi l'autre pense. La philosophie positive n'affecte donc pas un prétendu désintéressement entre le matérialisme et le spiritualisme; elle ne fait donc pas une hypothèse métaphysique, puisqu'elle s'abstient de toute hypothèse. Les habitudes métaphysiques de M. Janet l'empêchent de distinguer entre la constatation d'un fait et son explication. C'est chez lui une méprise constante.

Dans l'état actuel des esprits, une des originalités de la philosophie positive est de constater les faits primitifs, irréductibles, sans les expliquer. Et quand M. Janet s'écrie avec un accent de triomphe : « Ou bien vous connaissez la cause » première de la pensée, renoncez donc à votre » inutile positivisme; ou bien vous persistez à » affirmer qu'on ne sait rien des causes premières, » et dès lors renoncez à votre matérialisme, ne » dites pas que l'âme est une fonction du système » nerveux, » il triomphe à vide. En tant que phénomène, âme et fonction du système cérébral sont des expressions synonymes; l'une est l'expression du monde, l'autre est l'expression physiologique.

Établir cette incontestable synonymie, ce n'est pas connaître la cause première de la pensée, puisque cette synonymie permet à ceux qui cherchent les causes premières de supposer soit un principe immatériel qui se sert du cerveau comme de son organe, soit un arrangement moléculaire par lequel la substance nerveuse est apte à penser; et il n'y a pas lieu de renoncer au positivisme. Mais ne pas distinguer le phénomène que nous constatons de la cause essentielle que nous renonçons à chercher comme inaccessible, c'est attaquer la philosophie positive là où elle n'est pas.

Ce qui vient d'être dit appartient à la philosophie positive; ce qui suit m'appartient un peu plus en propre. Discutant la finalité dans la disposition des organes chez les êtres vivants, j'ai avancé que la matière organisée s'ajuste à ses fins, parce que c'est une de ses propriétés. Là-dessus M. Janet triomphe de nouveau : « Qui ne reconnaîtrait là, dit-il, une de ces qualités occultes » dont vivait la scolastique et que la science » moderne tend partout à éliminer (p. 120)?.... » C'est ressusciter les vertus dormitives et autres » de la scolastique (p. 121). »

M. Janet aurait dû tourner deux ou trois fois sa plume entre ses doigts avant d'écrire que je ressuscitais les qualités occultes de la scolastique. Les qualités occultes sont aujourd'hui une pué-

rilité dans laquelle il est difficile que je sois tombé. J'avais pris la précaution, pour ne laisser aucun doute sur mon idée, de comparer cette propriété à celle que le tissu musculaire a de se contracter, et le tissu nerveux de sentir. Les physiologistes disent que la propriété de contraction appartient au tissu musculaire, et celle de sensibilité au tissu nerveux, sans créer aucune qualité occulte ; ils notent seulement un fait primitif, irréductible, au delà duquel ils ne peuvent aller. De même, quant à la disposition des organes pour leur fin, il est de fait que la matière organisée est douée de la propriété de prendre l'arrangement qui convient à la fonction ; les organes ne naissent pas autrement que par et pour une accommodation de la matière organisée à ces fins. Ce qui est hypothèse ou, si l'on veut, qualité occulte, c'est de penser qu'elle se dispose en vertu d'une cause soit spirituelle soit matérielle. M. Janet remarquera qu'ici encore je retombe en mon désintéressement entre le spiritualisme et le matérialisme.

Hegel a énoncé quelque chose d'analogue quand il a dit : « Si l'on saisit l'idée d'organisme, on comprend que sa disposition accommodée aux fins est une suite nécessaire de la vitalité du sujet. Celui-là qui ne saisit pas cette idée se voit contraint d'admettre en dehors de l'organisme une

tierce force qui a ordonné et combiné les arrangements. » C'est là une notion juste, profonde, positive de l'organisme. Mais, malgré cette priorité du philosophe allemand, peut-être ai-je quelque droit à m'attribuer d'avoir le premier assimilé biologiquement la disposition des parties pour les fins à la propriété qu'ont le tissu vivant de se nourrir, le tissu musculaire de se contracter, le tissu nerveux de sentir, changeant ainsi l'idée métaphysique de finalité en une idée positive, c'est-à-dire en un fait irréductible.

L'immanence, que chaque science admet en son domaine particulier, devient, entre les mains de la philosophie positive qui la généralise, une doctrine qui écarte également le spiritualisme et le matérialisme.

Quelque irritation que cause la philosophie positive, il ne faudrait pas pourtant écrire ces lignes : « Interdisez donc à tout homme de » penser, sauf à ceux qui manient l'algèbre et les » cornues; établissez une nouvelle inquisition, et » déclarez qu'en dehors des laboratoires et des » amphithéâtres d'anatomie la pensée est défen- » due (p. 124). » L'inquisition est comme les qualités occultes; nous ne voulons pas plus de l'une que des autres, sous quelque forme qu'elles se présentent. Il est certain que, suivant nous, les vraies spéculations philosophiques sont interdites

à quiconque ne s'est pas donné l'éducation préliminaire des sciences rangées dans leur ordre hiérarchique, ou du moins ne s'en est pas approprié les notions générales. Mais il est certain aussi que nous ne les jugeons pas moins interdites à quiconque, savant particulier, s'est confiné dans l'algèbre, dans les cornues ou dans les amphithéâtres d'anatomie. La philosophie périt aussi bien par manque de généralité que par manque de positivité; et nous n'entretenons pas un moindre débat contre la science trop peu générale que contre la métaphysique trop peu positive. La seule inquisition que nous prétendions exercer est d'offrir à la raison contemporaine le choix entre une philosophie dont tous les éléments sont aussi positifs que les sciences desquelles elle émane, et une philosophie dont le principe est ruineux et l'objet inaccessible.

E. LITTRÉ.

Mai 1865

A M. J.-A. BARRREL.

DIRECTEUR DE LA PRESSE SCIENTIFIQUE DES DEUX MONDES.

Monsieur et honoré directeur,

Vous à qui les sciences pures et appliquées sont si redevables ; vous qui poursuivez avec tant de zèle l'émancipation intellectuelle et le développement industriel, ces deux grands progrès solidaires ; vous enfin qui avez accueilli et encouragé mes premiers essais, acceptez la cordiale dédicace d'un travail qui a dû sa première apparition, ainsi que ceux qui l'ont précédé à l'hospitalité sympathique que vous accordez à la philosophie positive. Je me fais honneur de mar-

cher sous le drapeau pacifique que vous avez arboré, et je n'ai rien tant à cœur que de ne pas rester trop au-dessous de votre infatigable activité.

Votre bien dévoué,

Alph. Leblais.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME

ÉTUDE DE PHILOSOPHIE POSITIVE.

« Je vois rêver Platon et penser Aristote. »
(A. DE MUSSET.)

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

I

Au troisième étage de la partie du Vatican qui fut élevée par Nicolas V, ce prince ami des arts, et dans la chambre dite de la *signature*, laquelle est la troisième de ces quatre chambres ou *stanze*, qui prennent des jours assez sombres sur la fameuse cour du Belvédère, se trouve une fresque célèbre nommée l'*École d'Athènes*, peinte par Raphaël à son arrivée à Rome, en pleine possession de son génie. C'est après avoir vu cette fresque, que Jules II fit détruire toutes les autres

peintures commencées dans cette partie du Vatican.

Dans cette page immortelle de son grand œuvre, Raphaël mû par une pensée de réconciliation, entre la religion et toutes les philosophies, a classé admirablement ces dernières, et a représenté une réunion idéale de tous les philosophes des temps antiques.

La scène se passe sous le portique d'un édifice aux proportions grandioses, aux lignes harmonieuses, orné de statues et de bas-reliefs. Sur une plate-forme placée assez loin du spectateur, à laquelle on arrive par des gradins, et au milieu de la fresque, on aperçoit Aristote et Platon, le premier dans la force de l'âge, l'autre dans la majesté de la vieillesse, tous deux debout et dans des attitudes nobles et inspirées qui les font immédiatement reconnaître, tous deux formant le centre et le lien de cette vaste composition, qu'ils dominent entièrement; car le grand artiste, quoique entraîné, comme tous ses contemporains, vers Platon, a partagé la place d'honneur entre les deux princes de la philosophie grecque.

Platon montre le ciel du doigt à Aristote qui

l'écoute froidement, la main droite étendue vers la terre.

A droite et à gauche, des disciples de tous âges, admirablement variés d'attitude et d'expression, et groupés avec une science infinie, écoutent avec ferveur les leçons des deux philosophes, leçons qui sont respectivement répétées par d'autres maîtres formant des centres particls, parmi lesquels on distingue, sur le premier plan, Pythagore sous les traits que la tradition chrétienne a donnés à saint Paul, et ayant auprès de lui Empédocle, Epicharme, Archytas, etc., du côté de Platon ; et Archimède sous les traits du Bramante, et entouré du célèbre groupe des géomètres, du côté d'Aristote ; du même côté, parmi les figures secondaires, on remarque Théophraste, Critolaüs, Euclide, Diogène à demi nu, assis sur les gradins, et, à gauche du spectateur, Socrate parlant au jeune Alcibiade revêtu de l'habit militaire, Xénocrate, Polémon, etc. Le fondateur de l'école italique écrit sur les proportions harmoniques, et l'immortel représentant de la science antique, courbé sur une table, trace un hexagone avec un compas.

Une statue d'Apollon, dieu de l'harmonie, domine et inspire les enseignements de l'*Académie*, tandis qu'une statue de Minerve, déesse de la sagesse, préside à ceux du *Lycée* et les guide.

Raphaël a su donner à toutes ces figures un tel degré d'idéal que chacune d'elles est comme le résumé d'une doctrine ; pour ne pas manquer à la vérité historique, il consulta l'Arioste, Balthasar Castiglione, Bibbiena et tous les savants qui briguaient l'honneur de son amitié. Il y a à Paris deux bonnes copies de cette fresque, l'une au Panthéon, l'autre à la bibliothèque Sainte-Geneviève (1).

II

Puissante divination du grand artiste ! merveilleuse liaison entre la contemplation esthétique

(1) Volpato a donné des gravures de toutes les fresques des *Stanze*, dont il y a aussi des copies au Panthéon de Paris.

et la contemplation philosophique! Raphaël a résumé dans son *École d'Athènes*, non-seulement l'histoire de la philosophie grecque, mais encore l'histoire de l'esprit humain tout entière. En présence de ce chef-d'œuvre, une longue rêverie saisit le pauvre philosopheur qui écrit ces lignes; son esprit voyagea dans le temps et dans l'espace, emporté par la logique des images; il assista à une sorte de grand duel se reproduisant toujours le même à toutes les époques et dans tous les lieux; il vit dans la pensée humaine comme deux pôles opposés expliquant ses manifestations les plus diverses et rendant même raison des luttes militaires et des déchirements politiques; en un mot, enfin, une *loi générale* se dégagea de la conception synthétique du peintre d'Urbin et l'idée du présent travail se développa graduellement. Expliquons-nous.

Deux doctrines philosophiques, ennemies irréconciliables dès leur naissance, ont surgi simultanément à l'origine même des sociétés, pour résoudre le grand problème de l'univers et de la destinée humaine, problème que, selon l'expression d'un poëte philosophe (Gœthe), l'homme

n'est pas fait pour résoudre, mais qu'il doit cependant aborder, afin d'apprendre à discerner ce qui est accessible à ses efforts intellectuels et à s'y restreindre sagement.

Aristote et Platon peuvent être regardés comme les représentants les plus éminents de ces deux doctrines antagonistes, à l'une ou à l'autre desquelles on peut ramener toutes les autres doctrines philosophiques, toutes les explications de l'inexplicable, toutes les hypothèses indémontrables enfantées par l'esprit humain, quelle que soit leur infinie variété. Dans la doctrine du philosophe de Stagire dominent la raison, l'observation, les conceptions objectives, l'expérience, la recherche des notions relatives; dans la doctrine du vieillard de Sunium prévalent l'imagination, le sentiment, les conceptions subjectives, la divination ou l'inspiration, la recherche de l'absolu; l'une attire surtout les esprits positifs et les cœurs doués de l'amour austère et exclusif du vrai, ayant pour devise : *Vitam impendere vero;* l'autre séduit principalement les esprits enthousiastes et les cœurs tendres et exaltés, doués de l'ardent amour du beau; l'une, dédaignant les brillantes théories et sou-

cieuse avant tout de la réalité, travaille longuement à assurer les fondations de son édifice, tandis que l'autre veut construire le sien avant d'en avoir amassé les matériaux ; l'une enfin fait appel à la démonstration pour convaincre ses adeptes, l'autre, dans les pas difficiles, les prie d'avoir de la foi et de croire sur parole : *dixit magister* (1).

Le feu et l'eau, l'acide et l'oxyde, le noir et le blanc, les éléments positifs et négatifs d'une pile (qu'on nous passe ces images grossières), ne sont pas plus opposés respectivement que ces deux manières de philosopher, que ces deux variétés de l'être pensant, tenant certainement à des différences de constitution cérébrale que la physiologie précisera un jour, et qui se trouvent si énergiquement représentées déjà par le contraste existant entre l'homme et la femme, quant aux

(1) Nos spiritualistes actuels, à l'imitation de leurs voisins d'outre-Rhin, font aussi appel au *sens intérieur* pour convaincre les récalcitrants : celui qui a le malheur de n'être pas doué du *sens intérieur* ne saurait rien comprendre au spiritualisme. C'est bien dommage que ceux qui se mettent ainsi au nombre des bienheureux soient si mal partagés en fait de *sens commun!*

habitudes intellectuelles et au système de conduite : la femme croyant, avant tout, ce qu'il lui est agréable de croire et n'ayant guère, comme l'enfant, pour règle de ses actions, que l'inspiration du moment ; l'homme, au contraire, se montrant bien davantage soumis aux impulsions rationnelles et à la fatalité extérieure.

Cette opposition radicale des deux doctrines se révèle naturellement dans les divers couples de dénominations qui servent à les désigner ; par exemple, le plus usuel de tous, que nous avons adopté dans le titre de ce travail, vient directement des sectateurs ou des continuateurs de Platon, qui se sont adjugé fort peu modestement, selon leur habitude, la noble qualification de *spiritualistes* et ont jeté à leurs adversaires l'épithète flétrissante de *matérialistes*. Il en est de même du mot d'*empirisme* que la platonicienne Allemagne a introduit, de nos jours, dans la langue philosophique, comme synonyme de matérialisme, et pour flétrir spécialement... quoi ? — nous le donnons en cent au lecteur — l'expérience et les expérimentateurs ! Les *empiriques* ont riposté par le mot de *mysticisme*, et sur ce

pied-là on n'est pas près de s'entendre. Heureusement que ce pauvre empirisme est la condition *sine quâ non* de l'évolution industrielle, à laquelle s'intéressent les spiritualistes, au moins autant que les matérialistes, car, sans cela, il aurait bientôt succombé sous les coups de son rival, qui jouit encore des plus intimes faveurs de tous les pouvoirs officiels.

III

Dans notre France contemporaine (bien que la philosophie, pour des causes trop évidentes, y soit tombée dans le troisième dessous), on peut voir encore l'antagonisme aristotélico-platonicien se traduire par les appellations de *positivistes* et de *rationalistes* dont ont fait choix les intelligences qui sont restées actives au milieu de l'atonie générale. M. Littré (1) vient de préciser et de distinguer les principes de ces deux groupes de

(1) Préface de la 2e édition du *Cours de philosophie positive* d'Aug. Comte.

penseurs qui, seuls, occupent véritablement la scène, car l'école théologique, catholique ou protestante, ne représente plus, chez nous, que de misérables intérêts personnels. Or, il faut bien remarquer que le terme de *rationaliste* est un nom de guerre qui a été employé primitivement en opposition avec le terme de *sensualiste;* il s'est même appliqué à des théologiens et il est à peu près synonyme d'*idéaliste;* aujourd'hui il ne s'applique guère qu'à des déistes. Bien que les faibles représentants d'une théologie expirante aient confondu dans leurs censures les deux doctrines en question, et bien que le malheur des temps établisse entre elles des relations polies et même amicales, on ne tardera pas à les voir diverger profondément quand le mouvement intellectuel viendra à s'accentuer de nouveau (1).

Mais il ne s'agit pas seulement, dans tout ce qui précède, de simples divergences spécula-

(1) Le terme de *spiritualiste*, quoique encore fort en honneur aujourd'hui, tend depuis quelques années à tomber en discrédit depuis qu'il a été adopté spécialement par les amateurs de tables tournantes et les organes des esprits frappeurs : le platonisme, comme on voit, est descendu bien bas; c'est bon signe.

tives ; l'opposition a toujours passé rapidement des doctrines aux personnes, et l'histoire nous montre chaque parti presque toujours animé d'un tout autre désir que celui de convaincre ses adversaires. La tragique destinée de Ramus, par exemple, prouve que les haines métaphysiques ne sont pas moins violentes que les haines théologiques. Le principe moderne du *libre examen* et tous les autres dogmes révolutionnaires les mieux acceptés en apparence par tout le monde, n'ont jamais empêché les triomphateurs d'étouffer la discussion par tous les moyens dont ils pouvaient disposer. La Terreur est, sous ce rapport, il faut l'avouer, le pendant exact de la Saint-Barthélemy.

Toutefois, le matérialisme ne peut avoir à son compte beaucoup d'excès, par la raison bien simple qu'il a presque toujours joué le rôle d'opposant, n'ayant jamais possédé jusqu'ici le pouvoir d'une manière durable, et par une autre raison qui tient à sa nature : des croyances démontrables pouvant se passer de l'emploi de la force.

C'est le spiritualisme qui a eu jusqu'à nos jours la haute main dans les affaires humaines ; par

exemple, le catholicisme n'est autre chose que le platonisme passé à l'état de gouvernement. Le spiritualisme perçoit encore dans notre Europe occidentale un grand nombre de millions sous forme de budget ecclésiastique ou de budget universitaire ; il domine dans la presse périodique et non périodique ; il a nécessairement pour lui non-seulement ceux qui en vivent, mais encore la grande masse, car il flatte et berce la nature humaine des illusions les plus séduisantes ; n'est-il pas en train, en ce moment, de faire de chaque homme un être qui n'aurait point eu de commencement et qui n'aura jamais de fin !

IV

L'aristotélisme et le platonisme, ou la raison et l'imagination, ou la science et la poésie, ou l'objectif et le subjectif, ou l'analyse et la synthèse, ou la déduction et l'induction, ou l'empirisme et le mysticisme, ou l'observation et le dogmatisme à priori, ou le fatalisme et l'optimisme, ou l'idéa-

lisme et le sensualisme, ou le naturalisme et le transcendantalisme, ou enfin le matérialisme et le spiritualisme (l'équivalence de ces divers couples de dénominations va devenir de plus en plus claire) peuvent être expliqués, selon nous, par une formule précise et générale, dont la démonstration forme notre objet principal et dont il est utile de présenter dès à présent un cas particulier fort important pour donner au lecteur une première idée de notre théorie, que nous croyons neuve.

Dès l'antiquité, on a employé, pour étudier la nature, deux méthodes bien distinctes. L'une, d'où est née la science moderne, consiste à commencer par l'étude du Monde ou du milieu ambiant, avant d'aborder celle de l'Homme, et à expliquer tous les phénomènes de la nature au moyen des lois de la seule nature inorganique, ou avec des hypothèses prises dans ce dernier ordre de phénomènes. L'autre méthode, beaucoup plus ambitieuse, et d'où est née la philosophie théologique, consiste à partir, au contraire, de l'étude de l'Homme et à assimiler tous les phénomènes du monde extérieur à ceux de la nature vivante.

A la première de ces méthodes convient par excellence la qualification de *matérialiste,* et à la seconde, celle de *spiritualiste.*

Par exemple, s'il s'agit du phénomène de l'écoulement d'un fleuve, la première méthode aboutira à une force centripète spontanée inhérente à toutes les molécules de l'eau, relativement au centre de la terre, et le mouvement en question se trouvera ainsi expliqué. La seconde méthode considérera la terre comme un grand animal dont le lit du fleuve est un des canaux de circulation, et le mouvement de l'eau sera regardé comme produit par l'action tonique des rives ou par toute autre force vitale. Le grand Képler donne encore des marées une explication de ce genre et les assimile à de véritables actes respiratoires.

Semblablement, s'il s'agit d'expliquer le phénomène de la circulation du sang, la première méthode fera uniquement intervenir les forces ordinaires de la mécanique et de la physique des corps bruts; la seconde regardera chaque globule sanguin comme un petit animal, ou bien invoquera une force mystérieuse,

particulière, selon elle, aux corps vivants (1).

Le langage parlé ou écrit qui, par sa constitution même, reflète naturellement toutes les opérations de l'intelligence (abstractions, comparaisons, généralisations, inductions, etc.), ainsi que les évolutions successives de l'esprit humain, nous reproduit avec une éclatante évidence la distinction précédente et nous montre les deux méthodes continuellement à l'œuvre. Il existe, en effet, deux genres principaux et fondamentaux de métaphores : les métaphores spiritualistes ou organiques, et les métaphores matérialistes ou inorganiques ; autrement dit, l'esprit figuré opère de deux manières : 1° par personnification ; 2° par matérialisation.

« La personnification, voilà la première figure » poétique créée par le sauvage ; la métaphore

(1) Auguste Comte, au commencement de son *Discours sur l'ensemble du positivisme*, a indiqué en quelques mots seulement une théorie générale du matérialisme, identique au fond avec celle que nous commençons à développer ; mais nulle part, que nous sachions, il n'a envisagé le spiritualisme sous un aspect analogue et ne l'a comparé ou opposé au matérialisme.

» proprement dite la suit comme une personni-
» fication abrégée. Mais quand il se sert de ce
» genre de métaphores il ne pense nullement à
» faire du style d'après Dumarsais et Batteux,
» pas plus que l'homme en colère ne pense à
» faire passer son jurement pour une interjec-
» tion..... Les paroles du sauvage sont comme
» autant de statues, ces statues sont des hommes,
» et ces hommes, c'est lui-même. L'Américain
» du Nord croit que l'âme du défunt entraîne
» avec elle l'âme de sa flèche (1). »

Ajoutons en passant que les métaphores inorganiques tendent à prévaloir dans nos langues modernes, c'est-à-dire que, au lieu de transporter, comme dans l'état sauvage, au monde extérieur, les expressions propres aux actes humains, on applique de plus en plus aux divers phénomènes de la vie des termes primitivement destinés à la nature inerte. Le lecteur verra plus tard pourquoi les langues deviennent ainsi matérialistes de jour en jour ; pour le moment, nous

(1) *Jean Paul*, poétique, trad. de MM. A. Büchner et L. Dumont. Paris, 1862, Durand.

notons seulement le fait, qui se vérifie assez chez nos écrivains actuels, surtout (par une inconséquence singulière) chez ceux qui portent le plus haut le drapeau du spiritualisme.

V

Les considérations précédentes font voir déjà combien les dénominations de matérialisme et de spiritualisme sont peu caractéristiques au fond ; si tant est que le spiritualisme *spiritualise* l'homme, il *matérialise* singulièrement le monde extérieur, et ses théories inorganiques sont une sorte de fétichisme perpétuel ; d'un autre côté, si l'on peut reprocher au matérialisme de *matérialiser* les phénomènes de la vie, il *spiritualise* certainement ceux du milieu en les affranchissant des explications si grossières des spiritualistes. On peut même dire, avec Saint-Simon, que corporéifier des abstractions (comme le font continuellement les spiritualistes), c'est être réellement matérialiste.

Ce n'est point réellement, non plus, par l'emploi des *esprits* proprement dits, c'est-à-dire des entités ou abstractions personnifiées, que le spiritualiste se distingue du matérialiste, lequel emploie tout autant que ses adversaires ces sortes de conceptions ou hypothèses; il y a eu et il y a encore des métaphysiciens matérialistes tout aussi subtils que les métaphysiciens spiritualistes; de véritables *âmes,* parfaitement analogues à l'âme de nos psychologues platoniciens, ont été attribuées à la matière brute et aux atomes. La véritable caractéristique de chacune de nos deux doctrines apparaît dans une foule de cas de cette espèce et doit se tirer du genre spécial d'entités qui, dans chaque métaphysique particulière, possède la prééminence.

Il y a plus encore : au sein même de la théologie, on retrouve le spiritualisme et le matérialisme, et ce n'est point, comme on pourrait le croire, l'emploi de *dieux* anthropomorphiques ou d'hypothèses théologiques qui différencie essentiellement les deux manières de philosopher, du moins dans le passé; l'étude comparée des mythologies asiatiques et scandinaves nous montre

de curieuses différences relativement au dieu ou au groupe de dieux qui, dans chaque religion, possède l'omnipotence, et ces différences reflètent fidèlement toutes les luttes des partisans de l'*esprit* et des partisans de la *matière*. Sous certains rapports, comme l'a très-bien dit M. Proudhon, *la Religion, la Philosophie, la Science ne font que se traduire.* Un des plus actifs promoteurs de la mythologie chrétienne, saint Augustin, dans son éminent ouvrage intitulé *la Cité de Dieu* juge le polythéisme gréco-romain de la manière la plus passionnée et la plus injuste, et lui adresse des injures et des sarcasmes tout à fait pareils à ceux que nos spiritualistes actuels lancent aux matérialistes, et pris dans le même ordre d'idées. Nous ferons voir d'ailleurs que Satan et Dieu symbolisent la Matière et l'Esprit ou le Monde et l'Homme.

Enfin, comme nous retrouverons plus tard le matérialisme et le spiritualisme au sein de la science pure, il s'ensuit que la loi des trois phases ou états d'Auguste Comte (l'état théologique, l'état métaphysique et l'état positif) doit se compléter par une sorte de loi des *deux états*, non

plus successifs, mais simultanés, et ce complément nous paraît constituer l'un des progrès les plus importants qu'on puisse faire faire à la philosophie positive.

Il serait donc utile déjà pour la suite de notre travail, et en attendant des caractères plus précis, de changer les deux dénominations dont il s'agit. On pourrait employer les noms déjà indiqués et plus expressifs de *naturalisme* et de *transcendantalisme* qui d'ailleurs sont pleinement acceptés respectivement par les deux parties adverses, bien que le second commence à devenir ridicule ; ou, mieux encore, les noms d'*intellectualisme* et de *sentimentalisme*. Mais comme nous ne nous adressons pas seulement aux philosophes de profession, nous sommes forcé d'employer les expressions les plus répandues.

VI

On doit entrevoir maintenant le vaste ensemble de réflexions, d'inductions, de compa-

raisons et de généralisations, contenu en germe dans la fresque du Vatican, devant laquelle nous avons commencé par placer le lecteur.

Sorti de nos premières méditations, et dans une seconde visite, nous complétions cette fresque par la pensée; d'abord nous changions de place Épicure, mal à propos mis du côté de Platon, et Zoroastre fort mal placé aussi du côté d'Aristote; ensuite les principaux philosophes du moyen âge et des temps modernes, Thomas d'Aquin et saint Bernard, Gassendi et Malebranche, Hobbes et Spinosa, Voltaire et Rousseau, Auguste Comte et Hegel, etc., se distribuaient sans peine autour des deux grands chefs; les savants à tendances matérialistes, tels que les alchimistes du moyen âge, Roger Bacon, Gilbert, Paracelse, Buffon, Boerhaave, Condorcet, Cabanis, Bichat, etc., et ceux à tendances spiritualistes, tels que les astrologues, Cardan, Charles Bonnet, Stahl, Herder, Oken, etc., venaient compléter et préciser les deux groupes principaux; enfin le doux et mélodieux Virgile, sa lyre à la main, idéalisait la philosophie du sentiment, et le grand poëte Lucrèce célébrait avec des

accents plus mâles le premier essor du génie scientifique.

Voilà sans doute comment cette fresque eût été conçue par notre Poussin, et le *peintre philosophe* n'eût laissé à désirer dans son œuvre que ce charme sans égal dont Raphaël sait douer ses moindres figures.

Tel est le plan, tel est le tableau que nous nous proposons d'exécuter dans une langue plus variée et plus complète que la langue de la peinture, mais aussi moins énergique et moins nette ; dans une langue qui énumère longuement et péniblement ce que le peintre peut grouper.

Ce sont des combats, et des combats qui durent encore, que nous avons à raconter, et si nous n'écrivions pas en vile prose, nous pourrions prendre pour épigraphe : *Arma cano.* Nous n'avons pas, par conséquent, la prétention téméraire de faire adhérer chaque lecteur à toutes nos appréciations incidentes, non plus qu'à l'ensemble de nos conclusions ; mais nous voulons du moins offrir une classification simple et méthodique de toutes les opinions humaines, et nous espérons que ce long voyage à travers les

systèmes philosophiques et scientifiques sera de quelque utilité, même à ceux qui ne partagent pas les convictions qui nous animent.

Il ne faut donc pas que l'on s'effarouche si, dès le début, nous nous déclarons franchement matérialiste (puisque matérialiste il y a) et si, plus tard, nous formulons nos préférences d'une manière quelque peu tranchante.

Sans doute, il faut viser sans cesse à une stricte impartialité dans ses jugements et peser bien exactement le pour et le contre ; mais ce sage système de conduite a toujours été beaucoup plus prôné que pratiqué réellement, et il est particulièrement difficile à suivre à une époque militante comme la nôtre ; à une époque où le spiritualisme possède le haut du pavé, Là est notre première et principale excuse.

D'un autre côté, il nous convenait plus qu'à personne de prendre des allures modestes et dubitatives et de donner une forme mitigée à nos affirmations ; mais nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'en agissant ainsi, en un sujet aussi épineux et aussi multiple, notre travail prenait une étendue exorbitante et perdait une

grande partie de la clarté que nous avons pu lui donner (1).

Enfin, nous engageons le lecteur à se défier singulièrement de cet *éclectisme* prudent mais impuissant, sorte de juste-milieu philosophique, qui aspire à tout concilier pour tout exploiter; et à ne pas s'en laisser imposer par ces étalages académiques faits pour jeter de la poudre aux yeux ou pêcher en eau trouble, et desquels ne sort finalement que la glorification du *statu quo* intellectuel. Dans les grandes luttes philosophiques, comme dans les batailles rangées, il faut savoir prendre un parti, défendre résolûment son drapeau et mépriser les transfuges. Donc nous sommes pour Aristote contre Platon, pour le Lycée contre l'Académie, parce que, tout compensé, nous voyons d'un côté le progrès, de l'autre la rétrogradation intellectuelle. Les quel-

(1) Si, par exemple, nous voulons dire avec l'un des écrivains les plus intelligents (M. F. Foucou): *Le spiritualisme, c'est la paresse*, il nous faudra beaucoup de mots pour exprimer la même pensée d'une manière polie, et pour dire que, malgré cela, il y a des philosophes et des écrivains spiritualistes dont nous faisons un cas extrême, etc.

ques réserves que nous aurions à faire ne pourraient qu'embrouiller pour le moment les idées du lecteur; il sera temps de nous expliquer quand nous serons parvenu à faire saisir nettement le développement et la nature du grand conflit qui domine toute l'histoire de l'esprit humain. En attendant, nous ne voyons pas plus de motifs d'hésiter à prendre parti qu'il n'y en aurait de balancer entre les anciens Grecs et la théocratie persane, entre les Occidentaux et les Turcs au moyen âge, entre les armées protestantes et les armées catholiques au seizième et au dix-septième siècle, et il ne faudrait pas nous pousser beaucoup pour nous faire avancer et prouver que les doctrines de Platon (comme toutes les doctrines indémontrables) mènent tout droit à la sainte Inquisition.

VII

Il nous reste, en dernier lieu, à demander grâce, dans une Revue (1) consacrée surtout aux sciences pures et appliquées, pour des développements historiques et philosophiques, qu'il est de notre devoir de réduire autant que possible, mais que nous ne pouvons supprimer, bien que, à proprement parler, nous ayons uniquement en vue dans ce travail l'organisation des sciences, leurs relations mutuelles, la circonscription du domaine propre à chacune d'elles, leurs empiétements abusifs les unes sur les autres ; mais nos digressions apparentes nous conduiront le plus directement possible à notre but principal. Quelques explications à ce sujet, avant d'entrer directement en matière, ne seront toutefois pas inutiles.

D'abord, relativement à nos développements historiques, ce n'est pas aux lecteurs de cette

(1) Voyez la dédicace.

Revue qu'il faut apprendre qu'on ne saurait étudier quoi que ce soit sans un historique préalable de son sujet, et que toute idée vraiment féconde qui se produit à une époque quelconque n'est, en dernière analyse, qu'un prolongement, qu'un résultat des efforts antérieurs de l'esprit humain. Une question bien posée est, comme on sait, à moitié résolue, et les documents qu'offre le passé constituent comme les pièces du procès et suffisent même souvent pour conduire à la solution cherchée, surtout en matière de philosophie ; il faut envisager l'histoire comme un série de faits ou d'observations qui doivent conduire à des lois et nullement comme une collection d'anecdotes réunies en vue de tuer le temps des oisifs. Nous ne saurions donc éviter d'appeler à notre secours un certain nombre de dates et de noms propres qui sont familiers à nos lecteurs, ne fût-ce même que pour rendre plus intelligibles nos explications abstraites ; peut-être aussi, en suivant cette marche, aurons-nous le bonheur de faire deviner nos conclusions et d'y amener insensiblement l'esprit du lecteur longtemps avant d'être arrivé à la fin de notre course.

En second lieu, les développements philosophiques ne nous sont pas moins nécessaires, car, à l'origine, la science, la philosophie et même la religion sont confondues et elles restent unies plus ou moins intimement pendant une grande portion du passé ; de plus, en quelque discrédit que de faux savants ou des penseurs nuageux aient fait tomber de nos jours la philosophie, il ne faut pas oublier qu'on peut dire d'elle, bien plus justement que Bacon ne le disait de la religion, qu'*elle est l'aromate qui empêche la science de se pourrir ;* nos académies ou sociétés savantes sont là pour le prouver. L'esprit philosophique est au fond identique avec l'esprit scientifique, et ils ne diffèrent réellement qu'en ce que l'un s'occupe surtout de spéculations générales, l'autre de recherches spéciales ; s'il y a encore séparation entre eux aujourd'hui, cela tient à ce que les idées générales ne sont pas assez positives, ni les idées positives assez générales ; mais cette séparation va en s'effaçant de plus en plus, et, dans un prochain avenir, en dépit des spécialistes étroits et des métaphysiciens, l'esprit philosophique et l'esprit scientifique auront acquis l'un

la positivité, l'autre la généralité qui leur manquent ; en d'autres termes, la science deviendra philosophique, et la philosophie deviendra scientifique : et c'est là précisément le but principal que poursuit l'école philosophique à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir.

MÉTAPHYSIQUE ANCIENNE. — THALÈS ET PYTHAGORE.

VIII

L'histoire de la philosophie occidentale s'ouvre par une école matérialiste, la grande école ionique, appelée aussi *École physicienne*, fondée par Thalès, 600 ans avant Jésus-Christ. L'influence de la science naissante se fait hautement sentir, dès le début, sur cette école, à laquelle Anaximandre et Anaximène impriment une tendance encore plus positive, tendance qui plus tard est mal à propos combattue par Anaxagore disciple d'Anaximène, bien que cet Anaxagore ait été appelé *le physicien par excellence.* Socrate fut d'abord disciple de l'école ionique, il s'en sépara

bientôt, et ce n'est pas ce que cet estimable discoureur a fait de mieux.

Thalès (de même qu'Anaximandre et Anaximène) cherche dans la nature un *élément* dont tous les êtres sont engendrés et dans lequel ils doivent se résoudre, et cet élément lui paraît être l'eau. Remarquons dès à présent la différence essentielle entre l'*élément* (στοιχεῖον) qui fait l'objet de la recherche de Thalès et le *principe* (ἀρχή, âme, archée), mot que nous allons bientôt rencontrer sur notre route. Donc, Thalès regarde l'eau comme la seule matière ou semence de l'univers ; c'est en se raréfiant et en se condensant qu'elle produit tous les corps. A son plus haut degré de dilatation, elle est le feu ; à son plus haut degré de condensation, la terre ; l'air tient le milieu entre ces deux extrêmes. Quoi qu'en disent nos livres classiques, on ne trouve dans cette cosmogonie aucune mention d'une intelligence créatrice ; cette édifiante addition a été faite par Anaxagore.

Anaximandre substitue à la cosmogonie de Thalès une sorte de panthéisme matérialiste, et regarde l'infini comme l'élément créateur des

choses. Anaximène abandonne cette hypothèse de l'infini et prend l'air pour élément primordial.

Il faut encore mentionner parmi les philosophes les plus recommandables de cette belle école le *pleureur* Héraclite, qui fut aussi physicien et qui tenta de plus, de même qu'Anaxagore, de sortir du cercle de la philosophie naturelle, en abordant prématurément la philosophie morale, en quoi il est le précurseur de Socrate et de Platon. Héraclite choisit le feu pour *élément*, et c'est de ses transformations, soit qu'il se raréfie, soit qu'il se condense, que naissent toutes choses; en se condensant il devient vapeur; cette vapeur, en prenant de la consistance, se fait eau, l'eau, par l'effet d'une nouvelle condensation, devient terre; dans ce système, le feu n'est pas seulement élément vivificateur, il est aussi agent destructeur, ce qui donne un caractère fort équivoque à ce prétendu *élément*. En ce qui touche la cause première des changements qu'a subis et que doit subir encore l'univers, Héraclite n'en détermine aucune autre que le destin, πάντα γίνεσθαι κατ εἱμαρμένην.

Toutes ces hypothèses font sourire aujourd'hui

le moindre bachelier ès-sciences, leur vice essentiel consiste dans cette *unité* illusoire que l'on s'obstine à chercher : chacun s'accordant à ne reconnaître qu'une seule substance élémentaire et disputant à perte de vue sur le choix de cette substance. Sous ce rapport, la doctrine des *quatre éléments* (eau, air, terre et feu) fut un immense progrès ; cette doctrine fut développée par Aristote et ébauchée par Empédocle (le seul charlatan qu'ait produit l'école dont nous nous occupons).

Mais, dans toutes ces conceptions, il n'y a rien d'absolument malsain ; quel dommage que la science, encore à l'état d'enfance, n'ait pu donner assez de consistance à ces essais de synthèse, et n'ait pu arrêter la maladie métaphysique qui va envahir les meilleurs esprits !

IX

Un siècle environ après Thalès apparaît l'école italique dont le chef, Pythagore, est le premier organe éminent de la réaction spiritualiste, réac-

tion qui, ici comme partout, apporte des remèdes pires que le mal. Cette école vise d'emblée aux connaissances absolues et pose les fondements de ce qu'on a nommé plus tard l'*idéalisme ;* les doctrines orientales ou asiatiques commencent à se montrer dans la philosophie grecque ; le charlatanisme s'introduit déjà parmi les philosophes avec ces doctrines *ésotériques* ou secrètes, désespoir éternel des gobe-mouches de l'érudition, et qui, dans ce qu'on en a pu connaître, sont encore plus nébuleuses que les doctrines *exotériques* ou publiques.

C'est aussi à partir de cette école que les *entités* ou abstractions personnifiées vont régner en souveraines sur tout le monde philosophique, et il est nécessaire d'expliquer en quelques mots le sens de ce vocable.

Dieu, suivant Moïse, crée la lumière le premier jour de la création, et les jours suivants il fait le firmament, le soleil et les étoiles !.... Nous avons dans cette *lumière*, conçue comme séparée et indépendante du corps lumineux, un exemple sensible de ce que c'est qu'une *entité ;* l'âme regardée comme distincte du corps est une

autre entité. Entité est donc synonyme d'âme, d'archée, d'entéléchie, d'essence, de *principe* subtil ; telle est du moins la signification que les philosophes de l'antiquité accordaient au mot *âme* auquel ils donnaient une extension qu'on a cessé de lui donner, et l'on voit même Thalès accorder une *âme* à l'aimant et à l'ambre jaune, parce qu'ils attirent d'autres corps. Aristote et Platon lui-même admettent plusieurs *âmes* dans le corps humain, lesquelles ont chacune leur destination (l'âme raisonnable, l'âme appétitive, l'âme sensitive, l'âme motrice, etc.).

Revenons à Pythagore ; il faut regarder comme de véritables entités ses fameux *nombres* (outre ses *âmes* qu'il emploie à profusion). Pour Pythagore, en effet, les nombres ne sont pas seulement des expressions de rapports, de simples abstractions, mais bien les *principes* des choses ; ils ont une véritable vertu cabalistique, et ils existent de toute éternité dans le sein de Dieu comme les *idées de Platon*, nouvelle classe d'entités qui seront expliquées plus loin.

Voici un échantillon de ce genre de conceptions :

L'unité ou monade est le principe générateur, l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu; le nombre 2 ou dyade est le mauvais principe; il désigne le désordre et la confusion; le nombre 3 ou triade désigne l'harmonie parfaite et renferme de sublimes mystères; le nombre 4 rappelle l'idée de Dieu et de sa puissance; 5 est l'emblème du mariage; 6, de la justice; 7, des vicissitudes humaines; 8, de la loi naturelle (l'égalité des hommes); 9, de la fragilité des fortunes humaines; 10, des merveilles de la nature, signe de paix, d'amitié, etc.

LES DEUX ÉCOLES D'ÉLÉE.

X

Le grand antagonisme qui commence à Thalès et à Pythagore se prononce nettement dans la lutte des deux écoles d'Élée.

La première école d'Élée, l'école *métaphysicienne*, dont les chefs successifs sont Xénophane, Parménide et Zénon (d'Élée), continue l'école italique et tombe dans l'idéalisme et dans le panthéisme le plus absolu, non pas le panthéisme tout matérialiste d'Anaximandre, remarquons-le bien : il s'agit présentement d'une animation directe de tous les corps de la nature, bruts ou organisés, d'un système de *vie universelle*,

comme on dit aujourd'hui, et nous voyons naître dans le panthéisme éléatique, celui des stoïciens, des alexandrins, des spinozistes et, en dernier lieu, celui de ces vagues grands hommes que l'Allemagne lance à la tête de l'Europe, mais dont elle change elle-même tous les dix ans.

Bien que nous n'ayons pas la prétention de faire connaître tous les systèmes philosophiques et que nous devions en négliger un grand nombre, nous voudrions pourtant donner une idée de cette sorte de poésie obscure qu'on nomme panthéisme ; car cette explication de tous les phénomènes de l'univers à l'aide de ceux de la vie forme précisément, nous l'avons dit, le caractère essentiel du spiritualisme. Pour atteindre notre but, sans ennuyer le lecteur, nous ne trouvons rien de mieux que de mettre sous ses yeux les vers suivants :

Premier Mai.

Tout conjugue le verbe aimer. Voici les roses.
Je ne suis pas en train de parler d'autres choses ;
Premier mai ! l'amour gai, triste, brûlant, jaloux,
Fait soupirer les bois, les nids, les fleurs, les loups ;

L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit une devise,
La redit pour son compte et croit qu'il l'improvise ;
Les vieux antres pensifs, dont rit le geai moqueur,
Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur ;
L'atmosphère, embaumée et tendre, semble pleine
Des déclarations qu'au printemps fait la plaine,
Et que l'herbe amoureuse adresse au ciel charmant.
A chaque pas du jour dans le bleu firmament
La campagne éperdue, et toujours plus éprise,
Prodigue les senteurs, et, dans la tiède brise,
Envoie au renouveau ses baisers odorants ;
Tous ses bouquets, azurs, carmins, pourpres, safrans,
Dont l'haleine s'envole en murmurant . Je t'aime !
Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon même,
Font des taches partout de toutes les couleurs ;
Et, donnant les parfums, elle a gardé les fleurs ;
Comme si ses soupirs et ses tendres missives
Au mois de mai, qui rit dans les branches lascives,
Et tous les billets doux de son amour bavard,
Avaient laissé leur trace aux pages du buvard !

Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées ;
Tout semble confier à l'ombre un doux secret ;
Tout aime et tout l'avoue à voix basse ; on dirait
Qu'au nord, au sud brûlant, au couchant, à l'aurore,
La haie en fleur, le lierre et la source sonore,

Les monts, les champs, les lacs et les chênes mouvants
Répètent un quatrain fait par les quatre vents.

(V. Hugo, *les Contemplations.*) (1)

XI

La deuxième école d'Élée, l'école *physicienne*, mérite une mention particulière ; le grand poëte Lucrèce en a développé les principes dans le plus parfait des poëmes latins, le poëme *De natura rerum*, monument impérissable et malheureusement unique de l'alliance qui devrait exister entre la science et la poésie. Fondée pour continuer l'école ionique et pour réagir contre l'école métaphysicienne d'Élée, l'école actuelle est représentée par les grands noms de Démocrite, de Leucippe et d'Épicure ; elle fonde sa conception

(1) Nous passons légèrement sur le panthéisme parce que nous le considérons, chez ceux qui s'y livrent aujourd'hui, comme un commencement d'aliénation mentale, comme un *folie douce* qui dégénère facilement en folie furieuse quand elle se complique de *spiritisme*.

de l'univers sur les atomes qu'elle suppose doués d'un mouvement propre et spontané, et elle s'occupe déjà des *labyrinthes du cerveau* (1). Saluons la naissance de la grande hypothèse corpusculaire, émanée surtout de Démocrite sous l'impulsion primitive de l'école de Thalès, et sans laquelle nos plus belles théories, soit mécaniques, soit physiques, soit chimiques, n'existeraient pas ; et laissons les esprits vulgaires plaisanter agréablement sur les *atomes crochus*, qui finissent par se rencontrer et former l'univers !

Démocrite fut un de ces rares génies qui, non contents de rassembler en eux toute la science d'une époque, y ajoutent encore les fruits de leurs propres méditations ; il peut être regardé comme l'Aristote de son temps. Son hypothèse des corpuscules solides, pensants et indivisibles, est l'expression la plus positive, la formulation la plus sensible qui puisse exister, de ce grand principe admis par toute l'antiquité grecque : *Ex nihilo nihil,* rien ne vient du néant ; voilà pourquoi cette hypothèse est encore si amèrement

(1) La Fontaine, Fables, *Démocrite et les Abdéritains.*

décriée par les spiritualistes, partisans obstinés des créations et des destructions absolues, en dépit des progrès de la science ; ces atomes ou indivisibles (de ἀ privatif et de τέμνω, couper) les contrarient grandement quand ils veulent faire émaner la matière de l'*esprit*. Voici, du reste, en style spiritualiste, les principaux arguments qui ont été produits contre les atomes :

« La plus petite partie étendue qui puisse être » au monde peut toujours être divisée parce » qu'*elle est telle de sa nature* (1). La matière » n'est pas quelque chose par elle-même, un » principe éternel et nécessaire comme Dieu ; » elle est de la classe des existences contingentes » et phénoménales. Or, un phénomène doit tou- » jours être conçu tel que l'expérience nous le » montre, car si nous le concevons autrement, » c'est-à-dire d'après les idées de la raison, d'a- » près une base admise *à priori*, ce n'est plus » un phénomène que nous avons, et ce n'est plus » l'expérience qui est notre guide dans l'étude » des choses extérieures. Mais quel est le ca-

(1) Descartes, *Principes de la philosophie*, 2e partie, c. XXX.

» ractère avec lequel nous percevons toujours la
» matière, et sans lequel elle demeure absolu-
» ment en dehors de la perception ? C'est la di-
» visibilité. *Donc*, la divisibilité entre nécessaire-
» ment dans l'essence de la matière, et vous ne
» pouvez y mettre un terme qu'en niant l'exis-
» tence de la matière elle-même. La divisibilité,
» direz-vous, est un simple phénomène : la ma-
» tière aussi n'est qu'un phénomène ; elle est la
» forme sous laquelle je saisis dans l'espace les
» forces qui limitent ma propre existence, et en
» l'absence de laquelle ces forces ne sont plus
» pour moi que des puissances immatérielles,
» telles que la gravitation, l'affinité, le principe
» vital, etc. Voulez-vous reculer vers l'hypothèse
» antique et faire de la matière, en dépit de vos
» sens, une substance réelle, un principe néces-
» saire et indestructible ? Alors, ou vous recon-
» naîtrez à côté d'elle un moteur intelligent, et
» vous aurez à lutter contre toutes les absurdités
» du dualisme (la croyance à deux principes), ou
» vous la regarderez comme le principe unique des
» choses, et vous soulèverez contre vous les dif-
» ficultés bien autrement graves du matérialisme :

» vous serez forcé de nous expliquer comment » le hasard est devenu le père de la plus sublime » harmonie, comment ce qui ne pense pas a pro- » duit la pensée, ce qui ne sent pas, le sentiment, » et comment l'unité du moi a pu sortir d'un » assemblage confus d'éléments en désordre (1). »

Ce qu'il fallait démontrer !

M. Franck veut bien ajouter à sa démonstration (par l'absurde) que, cependant, les recherches ou, *si on l'aime mieux*, les inventions de tant de grands esprits n'ont pas eu seulement un résultat négatif ; que la philosophie atomistique a été éminemment utile à l'étude des corps et qu'elle a mis sur la voie de la théorie des monades (2) ! .....

L'hypothèse atomistique, malgré la vraisemblance que lui donnent les phénomènes physico-chimiques, n'est point de nature à être rigoureusement démontrée, mais elle s'impose irré-

(1) Ad. Franck, membre de l'Institut, *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

(2) *Loc., cit.*, art. ATOMISME. Les monades de Leibniz sont des atomes spiritualisés ou incorporels.

sistiblement à l'intelligence ; quand on veut spéculer d'une manière suivie sur la matérialité inorganique, il est impossible de se passer de ce précieux outil intellectuel ; les corps doivent être conçus comme composés de corpuscules, de même que, pour étudier les courbes, on les envisage comme formées d'éléments rectilignes et infinitésimaux, voilà l'essentiel. Quant à chercher si la matière est divisible ou non à l'infini, ou bien si la matière existe, il est déplorable qu'au dix-neuvième siècle il y ait encore des chaires instituées pour traiter de pareilles questions.

ARISTOTE ET PLATON.

XII

Arrivons aux deux écoles types qui nous ont fourni l'idée première du parallèle fondamental que nous établissons.

Au quatrième chant de la divine comédie, Dante, parvenu dans l'antichambre de l'enfer, rencontre, comme de raison, Aristote :

> Aristote plus loin à mes yeux se présente,
> Et de sages fameux la famille imposante
> Rangés autour de lui comme des fils pieux ;
> Avec ravissement je voyais tous ces sages
> Près de lui se pressant et l'entourant d'hommages.
>
> (*Traduct. Ratisbonne.*)

Le texte est plus énergique et porte : *Il maestro di color che sanno, le maître de ceux qui savent.*

L'œuvre de la plus forte tête de l'antiquité, cette œuvre immense dont le tiers à peine nous est parvenu (1), constitue encore aujourd'hui le plus beau monument qu'ait construit l'esprit humain. Pour qu'il puisse se produire quelque chose d'aussi complet et d'aussi systématique en son genre, il faut que la science moderne soit arrivée à la grande synthèse vers laquelle elle tend depuis Bacon et Auguste Comte.

Aristote, non moins savant que philosophe, et même poëte, embrasse dans sa vaste conception encyclopédique les sciences, la métaphysique, l'esthétique, dans l'état où il les trouve à son époque et crée en même temps plusieurs séries d'études nouvelles ; il ne néglige que les arts industriels, alors crus indignes des hommes libres. Bien supérieur à la puérile affectation de

(1) Les *Dialogues* de Platon, au contraire, par un hasard *providentiel*, nous sont tous parvenus. Aristote, à ce qu'atteste Cicéron, avait aussi fait des dialogues.

Platon, son maître prétendu, il n'inscrit pas fastueusement à la porte de son école : *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* et il n'a pas de doctrine secrète ; mais tous ses écrits témoignent qu'il possédait toutes les connaissances mathématiques de son époque ; aussi ces écrits, dans lesquels règne un style concis, austère et sans autres ornements que la pensée même qu'il revêt, ont-ils donné le premier exemple de cet enchaînement didactique, de cette coordination systématique qui, depuis, ont régné dans les livres de science et même dans beaucoup de livres de philosophie, lesquels, sous l'impulsion d'Aristote, sont sortis du genre affadissant et des dissertations décousues.

Forcé, à notre grand regret, de nous restreindre, en parlant de ce grand homme, à ce qui se rapporte au but de notre travail, nous citerons d'abord son aphorisme : *Nihil est intellectu quod non prius fuerit in sensu,* rien n'existe dans l'entendement qui n'ait d'abord passé par les sens ; la prétendue correction de Leibniz *nisi ipse intellectus* n'est qu'un bon mot de spiritualiste ; quand Aristote dit *in intellectu*, il suppose

probablement que l'homme possède une intelligence! Ensuite son principe de la pluralité des éléments, complément indispensable de l'hypothèse atomistique, vint offrir à la chimie une base générale qui fut suffisante pour diriger les travaux jusqu'au dix-huitième siècle, et vint couper court à cette centralisation ténébreuse et impuissante des écoles antérieures, à laquelle les partisans actuels de l'*unité de la matière* voudraient nous ramener. Enfin ses travaux d'anatomie comparée et d'histoire naturelle tracèrent les premiers linéaments de la *série animale*, grande conception dont l'achèvement était réservé à notre siècle et qui réduira de beaucoup les prétentions du *roi de la création*, en dépit des spiritualistes et des intérêts tout personnels qu'ils ont à ce que l'homme ne soit ni un animal ni une bête.

Bien qu'Aristote fasse un usage continuel des entités, ainsi que Platon, néanmoins, sa métaphysique est fort voisine de la méthode positive et tend réellement à dégager l'esprit humain de toute tutelle théologique. Il ne paraît pas, il est vrai, qu'il soit sorti entièrement du surnatura-

lisme, mais il ne croyait guère qu'à une sorte de Dieu *constitutionnel* régnant, mais ne gouvernant pas, ayant la nature pour ministre responsable, et auquel il n'attribuait qu'une intervention initiale extrêmement vague ; de plus, il ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Aussi voit-on le péripatétisme devenir la doctrine de ralliement des scolastiques les plus avancés du moyen âge, qui, par un ingénieux artifice et sous les yeux des papes, érigent Aristote en une sorte de Père de l'Église anticipé, et ce n'est que vers la fin du seizième siècle que les péripatéticiens deviennent décidément rétrogrades.

Les entités d'Aristote, d'ailleurs, ont un caractère spécial sur lequel nous avons besoin d'appeler toute l'attention du lecteur ; elles sont *immanentes,* attachées aux objets, aux corps, ou, en termes d'école, ce sont des *universalia in re*, ce qui veut dire : universaux (ou entités) existant dans la chose même, par opposition aux entités de Platon que l'on nommait *universalia ante rem*, universaux existant *avant* la chose et en dehors de la chose. De là à concevoir les entités comme les simples noms abstraits des phénomènes, ou

à éliminer les *esprits*, il n'y a qu'un pas, et c'est précisément ce pas qui a été franchi en partie par les nominalistes du moyen âge, comme nous le verrons.

Il est bon aussi de remarquer que ces vaines conceptions que les commentateurs grecs nous ont données sous le nom de Logique ou d'Organon, et qu'Aristote n'a probablement fait que coordonner, ont pourtant eu la plus grande influence sur les progrès de l'esprit humain. L'*Organon* d'Aristote a été étudié sans interruption pendant cinq ou six siècles par toutes les écoles de l'Europe, commenté par les maîtres les plus illustres ; il serait impossible de trouver un livre autre que celui-là pour servir de gymnastique intellectuelle avant que les sciences positives fussent assez développées, et pour initier les esprits à leurs pénibles investigations. En outre, cette prétendue science de la *logique* constituait le seul genre de spéculations générales qui pût être cultivé sans porter ombrage ou atteinte aux diverses croyances religieuses dont la sollicitude inquiète allait au-devant de la plus faible apparence d'attaque, et qui

se sentaient instinctivement vulnérables et incapables de résister au développement du génie moderne (nous exceptons, bien entendu, la religion du lecteur, s'il en a une).

Par cela même que la *logique* est complétement indifférente aux principes, qu'elle ne consiste que dans des formes de raisonnement, dans des tours d'escrime (Rabelais dirait : dans des coups de savate dialectiques), elle n'engage expressément aucune question ; c'est là ce qui fait qu'elle a pu être à la fois étudiée par les chrétiens et les mahométans, par les protestants et les catholiques, par les croyants et les philosophes, qui tous étaient heureusement bien loin de se douter où la *logique* les mènerait. En 1210, tous les livres d'Aristote, autres que la Logique, furent condamnés au feu par l'Église, et non-seulement on défendit de les étudier, mais encore on enjoignit à tous ceux qui les avaient lus d'oublier ce qu'ils y avaient appris.

XIII

Avant de quitter le grand nom d'Aristote, disons quelques mots de sa *Politique* et de ses livres de morale.

Les spéculations sociales étaient presque entièrement interdites aux Grecs, vu le passé trop restreint et trop peu varié sur lequel portaient leurs observations historiques ; ils ne pouvaient avoir aucune idée de la grande loi du progrès ou de l'action successive des générations humaines les unes sur les autres, loi sans laquelle aucune science sociale n'est possible ; et Aristote lui-même n'a jamais pu se figurer une société sans esclaves.

Cependant Aristote, sans pouvoir s'élever jusqu'à la *dynamique sociale* (théorie du mouvement des sociétés), conçut du moins la théorie de l'ordre ou la *statique sociale* d'après des observations empiriques sur les diverses sociétés existantes ou passées. Il formula le grand principe de la coopération ou de la division et de la

subordination des travaux humains, et il réfuta les dangereuses rêveries de Platon sur la communauté des biens (1).

Les spéculations morales ne pouvaient pas non plus être poussées bien loin par les Grecs ; d'abord à cause de l'imperfection de leur science sociale et de leur régime politique, ensuite parce que l'étude du moral est liée scientifiquement et logiquement à celle du physique qui était alors trop peu avancée, et à la théorie des facultés intellectuelles qui laissait encore plus à désirer ; Socrate, malgré le bon sens et la probité qui le distinguent des autres sophistes, fit preuve du génie le plus étroit en voulant séparer la philosophie morale de la philosophie naturelle et surtout en déclamant si obstinément contre la science, sans laquelle la *morale* proprement dite n'est qu'une étude morte.

On ne doit donc au génie grec, dans cet ordre

(1) Dans cette réfutation on rencontre l'argument suivant, qu'on n'attendrait pas d'un homme qui passe pour sec : *Chacun n'ayant rien à soi ne pourrait rien donner.* (Le communisme est d'ailleurs, pour tout esprit clairvoyant, une des formes du despotisme.)

d'idées, que quelques ingénieuses études, ou de simples dissertations dépourvues de lien, que le clergé catholique s'appropria plus tard.

Aristote se montre là avec sa supériorité habituelle ; au lieu de disserter perpétuellement sur cette entité nébuleuse et indéfinissable qu'on nomme la *Vertu*, que chacun peut se vanter de posséder, et qui n'engage pas à grand'chose, ainsi que le témoignent les grands parleurs de *Vertu* (Cicéron, Salluste, Sénèque, F. Bacon, J. J. Rousseau, etc.); au lieu de se perdre dans les abstractions, il s'occupe *des vertus*, et il définit chaque vertu comme intermédiaire entre deux vices opposés, l'un par excès, l'autre par défaut ; reconnaissant ainsi, déjà, la pluralité de nos facultés, et réfutant d'avance cette chimérique unité que le spiritualisme veut établir dans l'âme humaine, comme dans tout ce qu'il touche : si le despotisme n'existait pas, le spiritualisme l'aurait inventé.

Pareillement, au lieu de déclamer à perte de vue sur le *Souverain bien* (cette pierre philosophale des spiritualistes), il s'attache à faire ressortir la multiplicité réelle des nos penchants, et il place

le bonheur dans l'*activité de toutes nos facultés s'exerçant sans entraves :*

« Chaque sens a son plaisir ; il en est de même » de la pensée et de l'imagination : leur activité » la plus parfaite est la plus agréable, et la plus » parfaite est celle qui s'exerce sur l'objet qui » leur convient le mieux. » (*Éthique*, Nicom., l. VII, c. XII ; l. X, c. IV.)

XIV

Les louanges du coryphée du spiritualisme ont été tellement célébrées en prose et en vers, qu'il est inutile que nous nous mettions en frais. Qu'il nous suffise de dire qu'il y avait peut-être en Platon l'étoffe d'un grand poëte. Sa jeunesse fut d'abord consacrée aux arts et à la poésie, et ce fut Socrate qui lui révéla sa prétendue vocation pour la philosophie et devint ainsi la cause indirecte de l'influence pernicieuse que le platonisme exerce encore.

Le caractère saillant de la philosophie d'Aristote, c'est la grande place qu'y occupe la nature

extérieure à l'homme ; dans la philosophie de Platon, au contraire, cette nature extérieure se trouve tout à fait sur l'arrière-plan ; pour les écoles platoniciennes, il existe avant tout un *moi*, et nos psychologues, nous l'avons vu, disputent toujours sur l'existence des corps ou du *non-moi* (1).

Les quelques bribes de physique qu'on rencontre dans Platon reposent entièrement sur la théorie des *causes finales* et n'en sont qu'un commentaire ; quelques mots sur cette antique invention du spiritualisme.

La *cause finale* est une cause agissant pour une *fin*, dans un but donné, d'après un plan déterminé, par opposition aux causes *formelles*, *occasionnelles*, *matérielles* ou *efficientes* (le fameux principe de *causalité : Point d'effet sans cause*, n'est qu'une tautologie et revient à cette identité : Un effet est un effet). Par exemple, les yeux sont

(1) Nous avons entendu de nos oreilles un spiritualiste très-connu renchérir là-dessus, et nous dire (en confidence) que, *philosophiquement parlant*, il n'était pas sûr de sa propre existence ! Ce qu'on admire le plus, en Sorbonne, dans toute la philosophie de Descartes, c'est cet aphorisme digne de la Palice : *Je pense, donc je suis.*

faits pour voir, les pieds pour marcher, les ailes pour voler, l'estomac pour digérer, les aliments pour se nourrir, etc., etc., voilà des résultats de causes finales.

Qu'on nous pardonne de donner ici la parole à un vieil ami enlevé trop tôt aux sciences naturelles et à la philosophie positive, Fréd. Gérard (1).

La Finalité.

(Paroles de M. DE BLAINVILLE, musique de M. LAURILLARD.)

Ici-bas tout est charmant.
Amis, c'est là mon système,
Et ce serait autrement
Si ce n'était pas de même.

Le bon Dieu fit les pigeons
Pour rôtir en casserole,
Et forma les hannetons
Pour qu'on leur dit : vole ! vole !

Il créa l'astre qui luit
Du matin jusqu'à la brune
Et la lune pour la nuit
Afin qu'il fît clair de lune.

(1) *Histoire naturelle... des professeurs du Jardin des plantes.* Paris, 1847, in-18.

Que de dentistes ruinés
Sans les os de nos gencives !
Si nous étions nés sans nez,
Que de lunettes oisives !

Comment porter un chapeau
Si nous n'avions pas de tête ?...
Convenons que sans cerveau.
Même un savant serait bête !

Ici-bas tout est charmant.
Amis, c'est là mon système,
Et ce serait autrement
Si ce n'était pas de même.

Ces couplets peuvent se chanter sur l'air de la chanson de *la Palice*, et nous pouvons certifier que c'est là l'intention expresse de l'auteur (1).

Une explication plus difficile, c'est celle des entités ou *idées* de Platon, et nous prions le lecteur de la suivre de son mieux.

Ces *idées* ne sont pas, comme le mot semble

(1) Un ingénieux écrivain, M. Jean Macé, exploite en ce moment, avec un grand succès, ce thème des causes finales, ressassé jusqu'à la nausée dans Bernardin de Saint-Pierre. (*Histoire d'une bouchée de pain*, etc.)

l'indiquer, de simples actes, de simples conceptions de l'esprit, ce sont les essences mêmes des choses, ce qu'il y a de réel, d'éternel, d'universel dans les choses ; elles sont séparées des choses et existent en soi, unies par de certains rapports, coordonnées suivant leurs degrés de perfection ; elles forment un monde à part, le monde des *intelligibles*, et ne résident dans les choses que par une *participation* difficile à expliquer, dit Platon lui-même, pour se dispenser de cette explication ; telles sont, par exemple, les idées de beauté, de bonté, de vitesse, de lenteur, d'homme ou d'animal en général, de lit en général, etc., et même de laideur, de méchanceté, etc. En un mot, toute idée abstraite, toute idée de qualité, de genre ou d'espèce, est pour Platon un être réel, incréé, immuable et universel.

A toute cette fantasmagorie, dont le point de départ se trouve dans la philosophie d'Héraclite (1) Platon ajoute l'hypothèse encore plus malheureuse de la *réminiscence*, qui consiste en ce que toutes nos idées sont de simples souvenirs

(1) P. Janet, *De la dialectique, dans Platon et dans Hegel.*

d'une science complète que nous possédions dans une autre vie : au sein même de Dieu, centre de toutes les *idées*, la pensée a contemplé le beau, le bien, le vrai, etc., avant le jour où l'âme, en punition d'une faute, a été rejetée loin de Dieu et attachée à un corps mortel.

Ces singulières hypothèses métaphysiques, qui sont abandonnées même par beaucoup de spiritualistes, ne doivent pourtant point être jugées d'après nos présentes habitudes intellectuelles ; dans la lente éducation de l'entendement humain, elles ont provisoirement servi à faciliter le travail si pénible de l'*abstraction* et de la *généralisation ;* que l'on pense à la peine qu'on éprouve à faire entrer dans la tête d'un enfant (et même d'une femme) une idée tant soit peu générale, et l'on sentira l'utilité relative qu'ont eue ces étranges personnifications ; le besoin auquel elles satisfaisaient tant bien que mal existe toujours, bien qu'il doive être satisfait d'une autre manière, car le spiritualisme, répétons-le, n'est, en réalité, qu'une sorte de matérialisation des objets intellectuels ; mais les avantages qu'il peut offrir pour rendre ces objets plus saisissables sont bien

loin de compenser ses immenses et perpétuels inconvénients.

Encore quelques efforts du lecteur, et nous avons fini sur ce sujet. De la théorie des *idées* de Platon, il résulte évidemment que la science est essentiellement intuitive et réside tout entière dans la raison indépendamment de l'expérience et des renseignements tirés du monde extérieur ; que la recherche de l'absolu doit être le but principal de la philosophie ; qu'il y a un vrai absolu ou inconditionnel ; qu'il y a de même un beau absolu et indépendant à la fois de notre organisation, des lois du monde phénoménal, des temps et des lieux ; et aussi un bon absolu ; que les intelligences inférieures ou dégradées ont seules pu prêcher la recherche exclusive du relatif ou du conditionnel ; que tout ce que nous pouvons concevoir (ou même désirer) est *possible*, et que tout ce qui est *possible* est vrai (1).

Tels sont les principes *fondamentaux* admis

(1) Descartes (dans sa démonstration de l'existence de Dieu) dit que, pour que Dieu existe, il suffit qu'il soit *possible* ou non contradictoire. Les démonstrations de l'immortalité de l'âme sont de la même force.

par tous les spiritualistes, même par ceux qui rejettent en tout ou en partie la théorie de Platon.

Cette théorie a été reproduite sous une forme encore plus obscure par les philosophes allemands ; ces métaphysiciens, dans leur langue particulière, qu'il est donné aux seuls initiés de comprendre, distinguent deux mondes : d'une part, le monde phénoménal, réel, relatif, objectif, contingent, matériel en un mot, qu'ils appellent le *fini ;* d'autre part, le monde intelligible, idéal, absolu, subjectif, nécessaire, spirituel en un mot, et qu'ils appellent l'*infini*. Autrement dit encore : le monde des phénomènes et le monde des noumènes (ou des faits qui se passent dans l'âme). L'*infini* est l'archétype et le générateur du *fini ;* la perfection ou le beau, c'est l'équilibre ou même l'indentité entre le *fini* et l'*infini*, et cet infini devient le dieu de certains panthéistes. Il faut reconnaître cependant que Platon ne s'est jamais *élevé* jusqu'à cet idiotisme *transcendant*. Le système de Platon est un dualisme moins caractérisé que celui d'Aristote, mais enfin c'est un dualisme : Dieu n'est pas

pour lui le créateur du monde, il en est seulement le formateur, l'organisateur. Jamais Platon ne s'est occupé de *déduire le fini de l'infini, d'imposer à l'absolu la nécessité de sa propre manifestation et de conditionner l'inconditionnel !* ... (SCHELLING.)

XV

Les théories morales et sociales de Platon valent ses théories métaphysiques. Nous avons déjà mentionné son système de communisme égalitaire ; ce que nous voulons remarquer ici, c'est qu'une telle aberration est spontanément liée aux doctrines spiritualistes : un simple souffle, une âme constituant essentiellement chaque personnalité humaine, abstraction faite des organes, il est impossible, en effet, de concevoir des différences entre les *substrata* ou supports de ces souffles pas plus qu'entre ces souffles eux-mêmes ; les âmes humaines sont naturellement toutes égales. Quand cette chimère de l'égalité a été

professée par les matérialistes, ils l'appuyaient, du moins, sur le pouvoir illimité qu'ils attribuaient à l'éducation, et de cette manière elle devient une utopie respectable, qu'il faut viser à réaliser dans les limites du possible, et qu'il faut même regarder comme le but idéal le plus noble que notre espèce ait pu se proposer jusqu'ici.

La fameuse maxime des *philosophes rois* et *rois philosophes* témoigne combien Platon comprenait peu également l'art politique. Le grand Frédéric a dit, au contraire, avec une admirable bon sens : *Si j'avais une province à punir, je la donnerais à gouverner à des philosophes.* Mais il n'y a pas là seulement chez Platon une opinion spéculative, c'est l'ambition personnelle qui parle; lui et son digne maître Socrate, ainsi que plusieurs autres philosophes grecs, aspiraient certainement à régenter la société et à introduire une pédantocratie (sinon une théocratie) universelle, et l'on peut très-facilement reconnaître chez tous ces philosophes, même les plus respectables, ce charlatanisme particulier à toute ambition temporelle ou spirituelle. Socrate, en par-

ticulier, ambitionna, malheureusement pour lui, trop ouvertement le rôle de Messie, en un temps où la transformation religieuse qu'il prévoyait n'était pas assez mûre.

Cette transformation doit nous arrêter un moment parce qu'elle est l'œuvre du platonisme, et qu'elle constitue la seule fonction importante que l'on puisse lui reconnaître dans l'ensemble du passé humain. L'établissement du monothéisme en Occident est, en effet, dû surtout au concours des platoniciens Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Justin, Origène, Irénée, etc.; car d'abord, l'esprit scientifique eut bien là une influence critique, et contribua beaucoup à la dissolution des croyances polythéiques, mais il resta complétement étranger à la nouvelle organisation; ensuite, on attribue une importance exagérée à la petite secte juive, qui n'a guère servi que comme légende au grand saint Paul (1). La révolution dont il s'agit était tellement mûre qu'il y avait plusieurs Messies disponibles, entre

(1) Un ingénieux orientaliste vient, comme on sait, d'ériger une statue..... de sucre au petit prophète juif qui est le héros de cette légende.

autres le pythagoricien Appollonius de Tyane et Simon le Magicien, tant calomniés par les chrétiens. M. Salvador a d'ailleurs très-nettement démontré (*Jésus-Christ et sa doctrine*, 2 vol. in-8°) que les doctrines orientales ont joué le principal rôle dans la formation de la doctrine juive qui (comme on sait) a fait le *salut du monde*. Or, platonisme et orientalisme, c'est tout un.

Nous ne devons, du reste, juger ici le monothéisme que scientifiquement, ou comme système philosophique ; à peu près comme nous jugerions la *Mécanique* de Lagrange ; or, sous ce rapport, le monothéisme présente naturellement tous les avantages et les inconvénients de l'*unité absolue*, de la *centralisation* exclusive, et, ainsi que dans tout système unitaire, les inconvénients surpassent les avantages en théorie aussi bien qu'en pratique. Il n'est point possible de rattacher l'infinie variété des phénomènes ou l'ensemble des choses morales à un principe unique, et en érigeant un *César* parmi les dieux, on se prive d'une foule de ressources que possédait le polythéisme pour expliquer et représenter, au moins

empiriquement, le monde et l'homme, ressources auxquelles on n'a suppléé que par des artifices très-détournés ou par d'inintelligibles subtilités. L'hypothèse monothéique a fait, par exemple, de vains efforts pour lutter contre les difficultés logiques suscitées par l'obligation qu'elle s'impose de concilier l'ascendant trop fréquent du *mauvais principe* avec l'absolue suprématie du *bon principe*.

Les applications pratiques qui ont été faites de octrine monothéique confirment d'ailleurs cette appréciation. On sait avec quelle peine et par quels *excès de zèle* Moïse et Mahomet sont parvenus à dominer leurs populations ; on connaît la multitude des hérésies chrétiennes, leur extirpation violente et toutes ces guerres de religion presque inconnues à la naïve et simple antiquité, qui admettait tous les dieux possibles, et rendait même un culte *diis ignotis*, aux dieux inconnus. Ce qui fait que le catholicisme a vécu, c'est d'abord parce qu'on y a conservé une forte dose de polythéisme, et ensuite parce que la sagesse sacerdotale a su habilement tirer parti de la doctrine qu'elle était forcée d'employer, et

lutter contre ses imperfections, notamment contre l'ascétisme antisocial que cette doctrine devait à sa source juive. (Voyez les *Évangiles* et l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

A plus forte raison, est-il impossible de rien fonder de durable, socialement, sur le dieu encore plus abstrait de nos rationalistes actuels, lequel descend en droite ligne du *Dieu savoyard* de J. J. Rousseau.

ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

XVI

Nous ne nous arrêterons qu'un instant sur les néoplatoniciens d'Alexandrie, ces prétendus philosophes éclectiques (ou choisisseurs) qui, comme leurs dignes descendants de notre temps, *choisissent* invariablement.... Platon tout seul, et qui ont été de nos jours si étrangement surfaits.

Les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, etc. (et aussi les néopythagoriens), érigent de plus en plus les supersitions en systèmes ; à l'exemple de Platon, ils négligent la physique, et ne font qu'y chercher en passant une confirmation de leur doctrine des émanations, de leurs média-

teurs innombrables entre le Dieu suprême et les corps.

Faisant schisme avec Platon et Socrate, ils tentèrent un replâtrage du polythéisme d'après une symbolisation nébuleuse et subtile de chaque divinité païenne; mais les hypothèses polythéiques avaient fait leur temps et ne pouvaient plus servir à rien. L'empereur Julien, prince et homme exceptionnel, sorti de leurs rangs, s'épuisa vainement à lutter contre l'ascendant du christianisme, au nom de la philosophie et de la raison humaine. Cet avortement nous présage le sort de ceux qui aujourd'hui prétendent restaurer à leur tour les croyances monothéiques en leur enlevant précisément ce qui a fait leur force.

Du reste, on demanderait volontiers à être ramené à Platon, en voyant ses successeurs; l'ontologie pure est déjà réduite à se retirer chez des esprits subalternes, plus propres à l'expression qu'à la conception; cette tourbe de sophistes, de rhéteurs et de grammairiens encombra et domina le magnifique établissement fondé par Ptolémée Soter, et destiné d'abord

principalement aux sciences. L'utilité réelle de ce Musée (dont le chef, par une pensée politique des Lagides, fut toujours un prêtre) a été fort exagérée sous l'impulsion du spiritualisme, dont il finit par devenir le principal foyer ; il servit très-peu aux vrais savants et favorisa davantage les médiocrités laborieuses et dociles que les esprits originaux, suivant la tendance ordinaire de tels établissements : Archimède et Apollonius (de Perge) n'en profitèrent aucunement, et les principaux travaux d'Hipparque s'accomplirent ailleurs.

L'ORIENT.

XVII

Avant d'aborder le moyen âge et les temps modernes, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur le monde oriental. L'Orient, envisagé en masse, est la terre classique des spéculations surnaturalistes, panthéistiques et mystiques, et à ce titre il peut nous servir à personnifier énergiquement le spiritualisme.

On voit de temps immémorial les peuples établis aux bords du Nil, de l'Euphrate et au delà de l'Indus appliquer leurs facultés spéculatives aux hypothèses les plus chimériques et les plus subtiles qu'on puisse imaginer sur l'univers, et le mysticisme de Bénarès a un singulier air de

famille avec le mysticisme allemand ; ces peuples cherchent à se rendre compte de la génération et du développement des mondes visibles et *invisibles ;* ils veulent expliquer les liens mutuels, les analogies, les oppositions qui existent entre les cieux et la terre, en donnant une personnification spéciale, une figure vivante plus ou moins compliquée, plus ou moins bizarre à chacune des forces réelles ou supposées du monde ; enfin, ils arrivent à un panthéisme qui est, par rapport au nôtre, ce que les *Mille et une Nuits* sont aux *Contes de Perrault.*

On ne peut rien se figurer de plus monstrueux ou de plus incohérent que l'amas de légendes fabuleuses, d'astrologie et de mauvaise médecine auquel nos orientalistes donnent le nom pompeux de *doctrines ;* en présence de cet épouvantable galimatias cosmogonique et soi-disant historique, aussi inintelligible pour les initiés que pour les profanes, on ne peut, dit V. Jacquemont (1), s'empêcher de déplorer l'emploi de tant de laborieuses veilles, et l'on reste convaincu que le

(1) Lettres écrites de l'Inde, 2 vol. in-8°.

sanscrit ne peut guère avoir d'intérêt que sous un point de vue philologique. On en a déjà trop traduit sans aucun avantage pour les sciences ni pour l'histoire, pour qu'il soit permis d'espérer quelque chose des traductions futures.

XVIII

Mais en examinant attentivement la patrie naturelle des gnostiques, des gymnosophistes et des panthéistes, on reconnaît qu'elle a eu aussi ses *matérialistes*, qui s'appellent Avicenne, Averrhoës, Nassir-Eddyn, etc. De plus, à côté de l'Asie brahmanique, qui a le nombre pour elle, se dresse la respectable minorité des races sémitiques (Juifs, Arabes, Égyptiens, Phéniciens, Syriens, Chaldéens), et, à l'extrême Orient, ce monde chinois si curieux et si singulier.

Tâchons de caractériser brièvement ces divers peuples.

« Un petit peuple existait sur les confins de » l'Orient et de l'Occident, aux bords asiatiques » de la Méditerranée, en face de la Grèce, entre » la Syrie, l'Arabie, l'Égypte. Sans échapper aux

» abus du merveilleux, ce peuple ne partageait » point les idées religieuses et les coutumes fa- » milières à toutes les autres nations ; il n'admet- » tait ni la multiplicité des déesses et des dieux, » ni leurs enfantements, ni leurs familles, ni leurs » débats, et pour lui l'utilité des symboles était » descendue à son expression la plus simple. » Loin de regarder la vie humaine comme un » fardeau destiné à témoigner sans cesse de cer- » taines vengeances du ciel, il s'appliquait, jusque » dans ses plus rudes infortunes, à la célébrer sous » des conditions accessibles à notre nature, comme » le plus précieux bienfait, et il ramenait au désir » de rendre cette vie humaine longue, paisible, » riche en intelligence, en affections et en biens, » toute son espérance religieuse et toute l'énergie » de sa législation. Ce peuple peut être appelé le » peuple-principe avec autant de raison que Rome » a été appelée la ville du peuple-roi ; ses doc- » trines et son histoire offrent un ensemble si » compacte, qu'on se trouve toujours obligé, dès » qu'il faut le considérer à une époque, de res- » saisir le fil de tout son passé. (Salvador, *Jésus-* » *Christ et sa doctrine*, chap. III.) »

On reconnaît une plume juive à ce portrait un peu flatté, surtout quant à l'article du *peuple-principe*.

D'un autre côté, six siècles après saint Paul, on voit le peuple arabe professer une religion plus simplifiée encore que notre protestantisme européen, conserver et augmenter le dépôt précieux des sciences, tirer par son contact l'Occident de la barbarie produite par les invasions et porter des germes de civilisation dans l'Inde, et jusque dans les grandes îles Malaises. Remarquons, en passant, dans le monothéisme musulman, ce dogme du fatalisme tant ridiculisé par Voltaire (*c'était écrit là-haut!*), et qui est une formule théologique du grand principe scientifique des lois invariables, de même que le dogme de l'immutabilité de Dieu chez nous.

C'est aussi chez les Sémites que le génie de l'industrie, du commerce et des entreprises maritimes a pris d'abord son essor; ce sont les Phéniciens qui donnent aux anciens Grecs leur alphabet, qui les initient à la navigation; les expéditions et les colonies des Carthaginois (les *Anglais* de leur époque) ont une action du même

genre sur les contrées les plus reculées de l'Europe.

On sait également que l'Égypte pharaonique forme le premier anneau de la chaîne des civilisations occidentales ; les philosophes juifs et grecs viennent s'instruire auprès de ses prêtres et plus tard ils s'y établissent, y fondent leurs écoles scientifiques, y développent en divers sens leurs systèmes religieux et philosophiques.

La Chine, enfin, renchérit encore sur tout cela, en ce sens, du moins, que le *positivisme* le plus étroit semble s'y être incarné ; Fo-Hi, Confucius, Meng-Tseu, sont des philosophes positifs en comparaison non-seulement de Bouddha ou de Menou, mais même de Moïse, de Samuel, de Mahomet, qui pourtant sont doués déjà d'un génie si pratique ; l'Asie moyenne qui, avec sa théurgie et son illuminisme a tant contribué à ralentir la marche du monde occidental, n'a pu fonder en Chine qu'une secte purement hétérodoxe et incapable de lutter contre l'ascendant politique du *matérialisme* chinois (car, ici, le mot n'est pas trop fort, et peut-être même ne l'est-il pas assez) ; comme les Chinois n'ont ja-

mais éprouvé la moindre curiosité pour les causes premières ou finales, ni pour le mode intime de production des phénomènes, ils n'ont eu ni théologie, ni métaphysique, ni théocratie, et ils sont parvenus depuis des milliers d'années à un équilibre stable, que n'ont pas encore atteint les autres races, cependant beaucoup mieux douées; la seule plaie dont ils n'aient pu se préserver, c'est celle du *mandarinisme* ou de la *pédantocratie*, mais cette plaie immense ne leur est point particulière, nous en avons l'équivalent en Europe dans nos Universités, nos Académies et nos professeurs-ministres.

XIX

Nous voyons ainsi le monde oriental lui-même offrir les deux tendances que nous allons achever de constater dans l'histoire de la philosophie.

Mais les différences intérieures et locales que nous venons d'énumérer exigent une exploration minutieuse et disparaissent, pour ainsi dire, de-

vant le contraste profond offert dans tous les temps par l'Orient et l'Occident. Les conditions réunies de climat et de race viennent poser entre ces deux régions de notre planète une ligne de démarcation qui, on peut l'affirmer, continuera de subsister, quel que soit le degré d'assimilation que puissent atteindre les divers membres de la famille humaine ; la fable de la dispersion des fils de Noé est l'expression naïve de ce fait immense qui domine tout notre passé.

A la guerre de Troie, et, peut-être, à l'expédition des Argonautes, commence entre l'Orient et l'Occident une lutte à mort dont les phases principales sont les journées des Thermopyles, d'Arbèles, de Pharsale, d'Actium, de Jérusalem (croisades), de Lépante, de Navarin ; d'un côté la théocratie et le despotisme, de l'autre le progrès et la liberté ; l'analogie n'est-elle pas claire, et ne voit-on pas là l'équivalent politique de la grande bataille philosophique qui se livre entre le platonisme et l'aristotélisme depuis Thalès et Pythagore ? La réforme du seizième siècle pourra nous fournir de quoi dissiper tous les doutes.

MÉTAPHYSIQUE DU MOYEN AGE.

NOMINALISTES ET RÉALISTES, THOMISTES ET SCOTTISTES.

XX

Nous trouvons l'arène philosophique occupée, au moyen âge, par deux troupes fort acharnées l'une contre l'autre. D'une part Roscelin, Abailard, Thomas d'Aquin, Occam, Buridan, etc., représentent les tendances aristotéliciennes et prennent le nom de *nominalistes;* d'autre part, Anselme de Cantorbéry, Guillaume de Champeaux, Jean Scott, etc., se rattachent aux doctrines de Platon, et leur nom de guerre est *réalistes,* mot auquel on donne aujourd'hui un sens tout différent de celui qu'il avait alors.

Les réalistes soutiennent que les universaux ou idées générales (les idées de genre, d'espèce, de faculté, etc.) existent *réellement*, quasi corporellement, et s'individualisent dans les êtres particuliers dont ils forment l'*essence identique*.

Les nominalistes, au contraire, prétendent que ces idées générales n'ont aucune réalité hors de notre esprit et ne subsistent que par les *noms* que nous leur donnons. (*Vocis flatus!* disait Roscelin.)

Ainsi, par exemple, Roscelin, appliquant sa théorie au dogme de la Trinité, en concluait que la distinction des trois Personnes était purement *nominale;* qu'elles n'étaient que des abstractions exprimant des manières d'être diverses de la même substance, et qu'en conséquence le Père et le Saint-Esprit s'étaient incarnés comme le Fils, ainsi que l'avait professé autrefois Sabellius; ce qui attira à Roscelin une réplique passionnée de saint Anselme. (*De fide Trinitatis, contra blasphemias Roscellini.*)

Cette querelle est le prolongement de celle des idées ou entités de Platon et des entités d'Aristote, qui a été expliquée précédemment. Quels

flots d'encre (et c'est parler bien modérément) on eût épargnés si l'on s'était demandé tout simplement :

Les idées viennent-elles toutes des sens? ou bien certaines idées (comme l'instinct qu'a un jeune poulet au sortir de la coquille de manger un grain de blé) naissent-elles dans le cerveau sans le secours des sens? N'y a-t-il rien d'inné dans l'homme que ses facultés?

Rabelais, dont le prodigieux bon sens a attaqué tant de choses qui sont encore debout, se déclare évidemment pour les nominalistes, tout en se moquant des deux partis; nous ne pouvons résister au désir de citer un passage de son histoire du géant Pantagruel. (Liv. I, chap. 10.)

« Pantagruel voulut un jour essayer son savoir » et afficha par tous les carrefours de Paris des » conclusions en nombre de neuf mille sept cent » soixante-quatre, touchant les plus forts doutes » qui fussent en toutes sciences. Et premièrement en la rue du Fouarre, tint contre tous » les régents, maîtres ès-arts et orateurs, et » les mit tous de cul. Puis en Sorbonne tint » contre tous les théologiens par l'espace de six

» semaines, depuis le matin quatre heures jus-
» qu'à six heures du soir : excepté deux heures
» d'intervalle pour repaître et prendre sa ré-
» fection : non qu'il empêchât lesdits théolo-
» giens sorboniques de chopiner et se rafraîchir
» à leurs buvettes accoutumées. Et à ce assistè-
» rent la plupart des seigneurs de la cour, maîtres
» des requêtes, présidents, conseillers, les gens
» de la cour des comptes, secrétaires, avocats et
» autres ; et aussi les échevins de ladite ville,
» avec les médecins et canonistes. Et notez que
» la plupart d'entre eux prirent le mors aux dents ;
» mais nonobstant leurs ergots et tromperies, il
» les fit tous quinauds, et leur montra visiblement
» qu'ils n'étaient que vaux enjuponnés. »

» CRÈME PHILOSOPHALE

» Des questions encyclopédiques discutées sorbonicolificabilitudini-sationalement, par Pantagruel.

« Si une idée platonique, voltigeant dextrement
» sur l'orifice du chaos, pourrait chasser les es-
» cadrons des atomes démocritiques. »

« Si les genres généralissimes, par violente
» élévation au-dessus des prédicaments, pour-

» raient grimper jusqu'aux étages des transcen-
» dantes, et, par conséquent, laisser en friche les
» espèces spéciales et prédicables au grand dom-
» mage des pauvres maîtres ès arts. »

« *Utrum chimera in vacuo bombinans possit* » *comedere secundas intentiones.* »

« Si les atomes, tournoyants au son de l'har-
» monie hermagorique, pourraient faire une com-
» paction, ou bien un dissolution d'une quintes-
» sence par la soustraction des nombres pytha-
» goriques, etc., etc. »

Le grand penseur Hobbes a porté un coup décisif au réalisme du moyen âge, et cette doctrine n'est plus admise aujourd'hui que par certains psychologues allemands ou français (Rabelais dirait : par des psychopompes et des théopompes). Quant au nominalisme, on a tort de le traiter si dédaigneusement aujourd'hui ; surtout sous la forme de *conceptualisme* que lui a donnée Abailard, élève de Roscelin, il a servi et pourrait peut-être servir encore à dévoiler les lois les plus profondes du langage ; Abailard, en effet, qui n'est pas seulement un critique démolisseur, établit que sous les mots qui expriment les uni-

versaux il y a un sens, un *concept* de l'esprit, en tant que ces mots représentent des notions abstraites ; nous voyons une fois de plus que ce sont précisément les matérialistes qui *spiritualisent* les conceptions humaines. Sachons au moins rendre justice à ces courageux nominalistes qui ont si ardemment lutté pour nous affranchir du prestige des mots en même temps que de l'idolâtrie et de la superstition des entités.

XXI

L'époque d'adolescence de l'esprit humain nous offre une controverse qui est beaucoup plus obscure que la précédente, et qui en est solidaire ; peut-être on nous saura gré de chercher à la débrouiller en passant.

Le XIV^e^ siècle est rempli par la dispute des thomistes et des scottistes sur la grâce, la prédestination et le libre arbitre, dispute qui avait eu son pendant au V^e^ siècle (augustiniens et pélagiens), et qui se reproduit au XVII^e^, dans

la cruelle lutte entre le jansénisme (que l'on peut regarder comme une sorte de protestantisme français), et le molinisme ou jésuitisme. Il est curieux de voir les opinions théologiques elles-mêmes vérifier la loi de dualisme que nous nous efforçons d'établir historiquement. De l'ensemble des écrits de saint Augustin, du nominaliste Thomas d'Aquin et de Jansénius, ressort une doctrine peu favorable à la bonté de Dieu, à la liberté de l'homme et à l'excellence de la nature humaine. Au contraire, Pélage, le réaliste Scott et Molina, font une très-grande part au libre arbitre, nient presque le péché originel, et, à l'égard de Dieu, côtoient le quiétisme de Fénelon. Sans doute on a tort de part et d'autre ; on ne se bat pas toujours sur le vrai terrain ; quelquefois il y a interversion des rôles, et souvent la politique vient obscurir les questions pendantes ; cependant, aucun esprit positif ne peut, il nous semble, hésiter un moment à se prononcer.

Certainement l'homme n'est ni absolument libre, ni absolument esclave, et les arguments en faveur du fatalisme absolu ou du libre arbitre

absolu, sont également creux ; mais le grand dogme des lois invariables dû à la science, prouve que ceux qui admettent un libre arbitre presque illimité sont moins près de la réalité que leurs adversaires. Semblablement l'homme n'est ni absolument bon, ni absolument méchant ; cependant il faudrait fermer les yeux sur plus de trente siècles de guerres acharnées, sur l'existence des tribunaux civils ou criminels, sur tant de haines individuelles, pour se ranger du côté de Pélage. Enfin, et comme conclusion de ce qui précède, l'hypothèse d'un dieu méchant représente mieux l'ensemble des choses que l'hypothèse d'un dieu bon, et la formule théologique de Jansénius est moins défectueuse que celle de Molina ou de Fénelon (1).

(1) Le combat intérieur de la *nature* et de la *grâce*, qui nous est décrit avec tant d'éloquence par les écrivains mystiques, n'est autre chose que la représentation théologique de la lutte entre les instincts personnels ou égoïstes et les instincts bienveillants ou sociaux, lutte qui a été si bien résumée par Ovide :

Video meliora proboque, deteriora sequor.

Et encore mieux par le fondateur du catholicisme :

Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas (*saint Paul*).

XXI *bis*.

En résumé, le nominalisme du moyen âge a porté un coup irréparable à la philosophie spiritualiste, en montrant le vide de ces entités et de ces causes occultes au moyen desquelles cette philosophie prétendait expliquer tous les phénomènes et s'épuisait à chercher les pourquoi des pourquoi ; tous ces fils et tous ces rouages invisibles qui faisaient mouvoir les corps comme autant de pantins et dont la considération absorbait et consumait en pure perte tant d'efforts intellectuels, ont fait place à l'étude des faits positifs et des lois invariables ; dès lors la Matière est sortie de cette passivité, de cette inertie chimérique qu'on lui attribuait, elle a finalement obtenu de nos jours son autonomie et son indépendance, et ses conquêtes graduelles constituent les phases les plus importantes du progrès intellectuel et en forment, à chaque époque, la mesure la plus précise.

Ces luttes séculaires de la Matière contre l'Esprit se trouvent admirablement symbolisées par

les fables de Typhon et d'Osiris, de Pluton et de Jupiter, d'Ahrimane et d'Ormuzd, de Héla et d'Ésus chez les druides, etc. Par exemple, cet Ahrimane de la mythologie persane, laquelle a servi de base à la doctrine des manichéens, est une puissance existant de toute éternité dans un coin de l'espace et luttant continuellement contre son rival Ormuzd ; les manichéens lui donnent précisément le nom de Matière en terme philosophique, de Démon (δαίμων, génie, intelligence) en terme vulgaire, et de Ténèbres en terme mystique ; les mages eux-mêmes et Zoroastre en particulier concevaient également la Matière et les Ténèbres comme un être unique, comme un *principe* et non comme des privations ou des qualités négatives ; la puissance antagoniste Ormuzd est désignée par les dénominations inverses d'Esprit, de Dieu (Ζεὺς) et de Lumière. Cette doctrine du perpétuel dualisme du Diable et Dieu, de l'Enfer et du Ciel, cette lutte de deux principes presque égaux en puissance, était l'explication de toutes les choses de ce monde, et se retrouve chez tous les peuples aux diverses périodes de civilisation. L'évangile éminemment

orientaliste et platonicien attribué à Jean, reconnaît explicitement ces deux principes quand il dit (VIII, 44) que *le Diable a un père qui est menteur.*

Or les poëtes éminents, qui peuvent être regardés comme de véritables prophètes, ont constamment tendu, dans nos temps modernes, à relever le principe que le moyen âge et les temps anciens avaient voué à la subalternité, à l'esclavage ou à l'infamie, et ont fini par en faire la personnification de la servitude qui veut s'affranchir, de l'intelligence qui veut connaître. Que l'on compare le Satan de Milton avec celui de Dante, ce dernier réduit après sa chute à une inaction complète et le premier étant au fond le héros principal du *Paradis perdu;* que l'on se rappelle surtout les diables encore plus puissants et encore plus idéalisés de Byron (Manfred, Caïn) et de Gœthe (Faust), et l'on se convaincra de l'imminence d'une révolution, non pas dans les conceptions théologiques, qui sont essentiellement épuisées, mais dans la philosophie, laquelle révolution aboutira à la réhabilitation de ce qu'on nomme la *matière*, la *chair*, le *corps*.

Déjà, au moyen âge, la fanatisme faisait figurer parmi les œuvres *sataniques* toute tentative d'émancipation intellectuelle et même toute science, comme le témoigne par exemple le proverbe italien *sur trois médecins on compte quatre athées*, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les savants sont mis à l'index par les clergés et par les universités; presque tous les hommes éminents, qui ont coopéré au réveil scientifique et littéraire de l'Europe furent accusés de magie et regardés comme des suppôts du Diable, entre autres le savant Gerbert (Sylvestre II) et plusieurs autres papes, Raymond Lulle, Albert le Grand, Arnaud de Villeneuve, Henri Corneille Agrippa, etc. (1).

Pour achever de faire comprendre le sens réel de la double personnification dont il s'agit, nous remarquerons que c'est seulement depuis Descartes et Leibniz, et sous l'influence d'un spiritualisme aux abois et battu en brèche de toutes

(1) M. Michelet, dans un de ces petits livres un peu trop fantaisistes qu'il s'amuse à nous lancer maintenant comme des chandelles romaines (*La Sorcière*), a entrevu cette signification de Satan comme symbole de l'Intelligence écrasée par la violence de l'autorité.

parts, que la notion d'*Esprit* a pris le caractère particulièrement subtil et insaisissable que lui donnent les métaphysiciens actuels. Pour la plupart des anciens philosophes, l'*Esprit* était une substance plus subtile, il est vrai, que la matière, mais nullement incorporelle ; c'était à peu près l'*éther* des physiciens. Platon lui-même ne dit point que sa *substance spirituelle* (la substance dont sont formées les âmes) soit privée des propriétés ordinaires des corps ; il lui reconnaît formellement l'*étendue*, et dit seulement qu'elle est *indivisible et toujours la même*. Le terme d'*incorporel* ne se trouve nulle part dans la Bible, et les docteurs chrétiens croyaient à un Dieu corporel. L'ασωματον des Grecs veut dire tout au plus un corps tel que l'air, et le mot d'*Esprit* n'était point entendu par eux dans le sens d'une substance absolument incorporelle (1).

Il est donc clair que les expressions *Esprit* (*spiritus*, souffle), *âme* (*anima*, ἄνεμος, vent) ne sont pas simplement des métaphores, et qu'en

(1) Voyez Beausobre, *Histoire critique du manichéisme*, liv. III, chap. II. — 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1734.

définitive on n'a jamais rien conçu en dehors de la matière ; en sorte que les interminables contestations touchant les substances matérielles et les substances spirituelles, le corps et l'âme, la chair et l'esprit, ou ne signifient rien, ou ont un autre sens que celui qu'on leur attribue communément aujourd'hui.

Elles en ont, en effet, un très-important aux yeux de la philosophie, positive et ce sens le voici : Sous les dénominations respectives qui viennent d'être énumérées, il faut voir non des substances métaphysiques, mais certaines catégories de phénomènes ayant des siéges déterminés et se disputant la prééminence, ou cherchant à s'absorber mutuellement ; en termes plus précis, *spiritualiser* un phénomène, c'est chercher à le faire rentrer dans un phénomène d'un ordre plus élevé que lui dans la hiérarchie scientifique, et *matérialiser* un phénomène, c'est vouloir l'expliquer par un autre d'un ordre plus élémentaire et plus simple que lui.

Ainsi, en condensant, pour plus de simplicité, toute la hiérarchie scientifique dans les deux termes Cosmologie et Biologie, c'est-à-dire dans

l'étude du Monde et dans celle de l'Homme, la méthode spiritualiste ou subjective fait rentrer l'étude du Monde dans celle l'Homme, et la méthode matérialiste ou objective fait rentrer l'étude de l'Homme dans celle du Monde, comme nous l'avons indiqué (paragraphe IV).

Ces dernières considérations seront amplement développées quand nous en serons à la partie purement scientifique de notre travail ; nous ferons voir alors que tous les conflits qui s'élèvent entre les divers savants, et qui sont engendrés par la division nécessaire du travail intellectuel, reproduisent, chacun sur une petite échelle, la grande et antique querelle du Matérialisme et du Spiritualisme.

TEMPS MODERNES.

LE CATHOLICISME ET LE PROTESTANTISME.

XXII

En abordant maintenant les temps modernes, nous voyons le mouvement intellectuel s'accentuer et s'accélérer ; les tendances vers le matérialisme ou le spiritualisme, assez souvent confondues jusqu'ici, se divisent de plus en plus, et deviennent de plus en plus visibles ; en outre, la science se sépare tout à fait de la philosophie et nous offrira plus tard les notions les plus claires sur la question qui nous occupe ; enfin les phases de l'évolution moderne sont bien plus connues du lecteur que les phases précédentes ; nous allons donc seulement choisir dans la philosophie mo-

derne quelques types caractéristiques pour compléter notre tableau préliminaire qui, sans cela, prendrait des proportions exorbitantes.

XXIII

Commençons par rendre hommage au protestantisme qui vient enfin inaugurer l'ère du libre examen. Malgré la *catholicomanie* chronique de tant de publicistes, on ne saurait plus regarder le moyen âge que comme une époque aussi ténébreuse qu'oppressive, même en tenant compte de quelques lueurs passagères que nous méconnaissons moins que personne ; deux erreurs capitales et inverses des historiens ont faussé et faussent encore les idées relativement à cette époque : c'est, d'une part, d'attribuer au catholicisme tout le bien qui a pu se produire, et, d'autre part, de le rendre seul responsable du mal qui s'est fait.

Ce ne fut réellement qu'au seizième siècle que les intérêts de la vie présente prirent le pas sur

les intérêts imaginaires, et que l'antique spiritualisme commença à faire place au matérialisme moderne (acceptons toujours le mot provisoirement). On ne se soucie plus aujourd'hui de la grande querelle de la transsubstantiation, et l'on a, fort heureusement, dépassé le cercle purement biblique dans lequel se mouvait l'esprit révolutionnaire; mais on ne pouvait alors attaquer l'ancien régime intellectuel sans s'abriter sous un drapeau religieux. Au XIX^e^ siècle seulement, la raison pourra voler de ses propres ailes sous l'influence d'un développement suffisant de la science et de l'industrie.

Les doctrines catholiques et les doctrines protestantes reproduisent, bien que sous une forme exclusivement théologique, toujours ce même antagonisme dont nous avons esquissé la marche dans les temps anciens et au moyen âge, et qui va bientôt aboutir à une crise finale, immense et décisive, à la grande révolution européenne surgie sous l'initiative française et au sein de laquelle nous vivons.

Le protestantisme, malgré ses déviations ultérieures vers le platonisme, se rattache tou

d'abord à Aristote, après quelques hésitations de Luther; non pas à l'Aristote rétrograde des péripatéticiens du XVI^e^ siècle auxquels est due la mort de Ramus, mais au père de la *Logique*, de l'*Histoire des animaux* et de la *Politique ;* c'est cet Aristote que Mélanchton introduit dans les écoles protestantes, et que le grand penseur protestant Leibniz défend plus tard contre l'injuste dédain de ses coréligionnaires. Quant au despotisme péripatétique, il reste relégué dans les séminaires catholiques, où il règne encore (1).

Les principaux dogmes protestants offrent le même contraste : les contestations sur la présence *réelle* correspondent à celles des réalistes et des nominalistes ; les idées de Luther sur la *grâce* sont analogues à celles de saint Augustin, de Thomas d'Aquin et de Jansénius ; le dogme de l'inamissibilité de la justice (2) (théologie luthérienne) et celui de la prédestination des

(1) « L'on a enfin banni la scolastique de toutes les » chaires des grandes villes, et on l'a reléguée dans les » bourgs et dans les villages pour l'instruction et pour le » salut du laboureur ou du vigneron. » LA BRUYÈRE.

(2) *Inamissible*, qui ne peut se perdre (une fois qu'on a été fait *juste* par Dieu, on l'est toujours).

G.

élus (théologie calviniste) se rattachent au principe des lois invariables, comme le fatalisme islamique.

Politiquement, le protestantisme favorise le pouvoir local ou municipal, ainsi que l'essor du génie individuel, et substitue la fédération féconde à l'unité oppressive que poursuit et consacre la religion rivale ; il a pour limite ou idéal le consentement universel, et il pousse à l'abolition définitive de la guerre (quakers).

Les doctrines catholiques, sur lesquelles nous avons plus d'une raison de glisser légèrement, se résument dans une liberté purement virtuelle laissée à l'homme et surtout dans cette volonté capricieuse et ambulatoire que l'on est forcé de donner à Dieu pour obvier aux inconvénients d'un principe unique, contre lequel les manichéens (ou partisans du dualisme) avaient si justement protesté.

Politiquement, cette doctrine aboutit à la prépondérance du pouvoir central, ou à l'absolutisme monarchique ; l'*unité* est le rêve qu'elle poursuit sans cesse, quitte à écraser les diversités individuelles qui font obstacle (politique

des jésuites) ; de vastes troupeaux d'hommes ont pu, il est vrai, se former sous de telles inspirations, mais ce ne sont que des corps dans lesquels la tête seule est vivante. Enfin la guerre de conquête est le grand moyen du monothéisme catholique (*Deus sabaoth*, Dieu des armées). Il n'y a rien d'accidentel dans tout cela : l'absolu philosophique engendre nécessairement l'arbitraire despotique, et les commandements indiscutables sont liés aux croyances indémontrables ; ce qu'on ne peut ni justifier ni prouver, on l'impose par la force.

Nous voyons bien clairement ici les divergences philosophiques se traduire en divergences politiques, et l'opposition passer promptement des doctrines aux personnes. Bien que nous ne puissions développer ces rapprochements, il nous faut au moins les indiquer, afin de mettre le lecteur en état de vérifier notre théorie qui, nous osons le dire, peut s'appliquer à tous les ordres d'idées. Il serait d'ailleurs impossible d'isoler complétement la progression intellectuelle de la progression sociale ou politique, à cause des nombreux rapports de coexistence, de succession

et de similitude qui existent entre ces deux progressions, rapports qui ne peuvent plus être niés en présence de la crise révolutionnaire qui tourmente depuis près d'un siècle les sociétés occidentales.

HOBBES ET SPINOSA.

XXIV.

Aussitôt que l'explosion socinienne ou anti-trinitaire eut fait produire au protestantisme tout ce qu'il était susceptible de donner, on vit, comme on sait, se mettre à l'œuvre révolutionnaire les *philosophes* proprement dits, c'est-à-dire les esprits complétement émancipés de toute théologie. Or, cette phase finale de la démolition de l'ordre ancien présente une circonstance bien importante à noter : jusqu'ici, nous avons vu l'aristotélisme former deux camps entièrement opposés, soit intellectuellement, soit politique-

ment ; à partir de Socin, au contraire, on voit le camp révolutionnaire se composer de spiritualistes et de matérialistes ; les spiritualistes les plus arriérés restent à défendre les vieilles doctrines et la vieille société attaquées de toutes parts, et les plus avancés joignent leurs efforts à ceux des matérialistes sous la réserve tacite de se séparer après la victoire.

Cette adjonction est fort analogue à celle des légitimistes aux républicains en politique ; mais elle fut certainement plus utile et surtout plus loyale ; malheureusement elle s'est prolongée jusqu'à nos jours, et elle entrave grandement l'avénement définitif du régime nouveau que la révolution porte dans ses flancs. Comme l'opinion publique nous paraît avoir particulièrement besoin d'être éclairée à cet égard, nous choisirons nos derniers exemples philosophiques de matérialisme et de spiritualisme parmi les révolutionnaires, et nous laisserons le spiritualisme théologico-monarchique reposer en paix ; ce choix aura d'ailleurs l'avantage de montrer nettement que notre théorie se vérifie dans les moindres détails de l'histoire, qu'elle ne résulte pas de

rapprochements factices, et qu'elle correspond à une classification réelle des intelligences.

La formation systématique de la philosophie révolutionnaire appartient au XVII^e^ siècle; le XVIII^e^ siècle a eu surtout une fonction de lutte et de propagande bien suffisante pour absorber la majeure partie de ses efforts.

Cette élaboration préliminaire de la doctrine de la libre pensée est principalement due à Hobbes et à Spinosa (Bayle peut déjà être classé parmi les simples propagateurs). Hobbes représente l'élément matérialiste de cette doctrine et Spinosa l'élément spiritualiste.

Le premier de ces philosophes a été et est encore, il faut en convenir, fort habilement calomnié dans sa patrie et même sur le continent; il appartient à la France de le venger de la coalition des haines sacerdotales et des rancunes aristocratiques qu'il a si directement bravées; déjà le respectable Destutt de Tracy a signalé une partie des services rendus par cet énergique penseur.

D'abord, en philosophie pure, Hobbes fait une révolution immense en intronisant définitivement

la Nature, qui n'est, il est vrai, qu'une pure conception métaphysique, mais qui vient abolir toute oligarchie ou monarchie céleste; remplissant déjà chez Aristote un rôle de *maire du palais*, la grande entité dont il s'agit finit par s'emparer du pouvoir ; cette situation transitoire de l'esprit humain est une espèce de *monothéisme métaphysique*, c'est-à-dire une réduction ou plutôt une subordination de toutes les entités à une seule ; le champ reste beaucoup plus ouvert à la pensée et les inconvénients de l'*unité* sont bien moindres avec une telle concentration qu'avec celle opérée par le monothéisme proprement dit. Il faut convenir cependant que de nos jours, depuis J. J. Rousseau, les écrivains qui se payent de mots abusent singulièrement de cette sorte de déesse et la font hériter de la personnalité et de toutes les attributions du créateur, ce qui justifie la boutade de J. de Maistre : *La nature... quelle est cette femme?*

Hobbes est aussi le père de la philosophie de Locke et par suite de celle de Condillac (1);

(1) Par son *sensualisme* il procède de Bacon sur lequel nous regrettons bien de ne pouvoir nous arrêter.

laissant complétement de côté les *esprits* et les *âmes*, il s'attache aux conditions extérieures et organiques de la pensée ; son aphorisme : *Raisonner n'est que compter, additionner et soustraire*, contient en germe la *Langue des calculs* de Condillac.

Sa théorie de l'état de guerre primordial et du règne spontané de la force, constitue le plus grand progrès que la philosophie politique ait fait depuis Machiavel et avant l'*Esprit des lois ;* Machiavel, dans ses heureux essais, confondait trop les sociétés modernes avec les sociétés antiques. La théorie lumineuse de Hobbes se présente comme un cas particulier de cette grande loi de philosophie positive : Les plus nobles phénomènes sont partout et toujours subordonnés aux plus grossiers. Ce sont les prêtres, les lords et les spiritualistes qui ont prétendu montrer un fauteur du despotisme dans l'auteur de cette théorie. Machiavel aussi a été étrangement calomnié, sous l'influence des tyrans et des fripons qu'il a si ingénieusement démasqués.

C'est encore à Hobbes qu'est due cette fameuse théorie de l'*intérêt personnel* que l'on attribue communément à l'éminent penseur Helvetius

(livre de l'*Esprit*), et contre laquelle les hypocrites, bien plus que les natures sympathiques, ont tant protesté.

XXV.

Le *Leviathan* et les autres écrits de Hobbes ont été la *Bible* des incrédules froids et systématiques; les ouvrages de Spinosa furent l'*Évangile* des incrédules aux dispositions romanesques et sentimentales, des libres penseurs qui aiment à s'abîmer dans la contemplation de l'*infini*, comme on dit aujourd'hui.

Le fondateur du panthéisme moderne (que Malebranche appelle un *misérable*) est un des *saints* de la philosophie; la vie entière de Spinosa proteste énergiquement contre ceux qui prétendent que les croyances religieuses sont la base de la moralité personnelle, domestique ou sociale.

Son audacieuse métaphysique a soulevé une multitude de réfutations qui indiquent assez le

but vers lequel il marche et dont il n'a pas toujours bien nettement conscience. Il procède des idées métaphysiques de Descartes (1) (que Hobbes a attaquées avec tant de raison) et son panthéisme, bien autrement subtil que celui de l'école d'Élée et des stoïciens, sert encore à propager chez les Allemands l'ébranlement français du XVIII^e^ siècle, sous une forme adaptée merveilleusement aux inclinations spéciales de cette population.

Ici, nous demandons la permission d'appeler la poésie à notre secours, comme nous l'avons fait en parlant du panthéisme antique.

> .... du sceptique Harold le doute est la doctrine ;
> Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine ;
> Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux,
> (O Christ, pardonne-lui !) ne sont rien à ses yeux
> Qu'un fantôme impuissant qu'un vain délire adore.
>
> . . . . . .
>
> Sous aucun nom mortel il n'invoque son Dieu !

(1) Le spiritualisme si caractérisé de Descartes ne doit point faire oublier les services qu'il a rendus à la raison humaine, mais que nous ne pouvons mentionner dans cette rapide revue philosophique. (Voyez Aug. Comte., *Phil. pos.*, t. IV, leçon 45 et t. VI, leçon 56.)

Le Dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce *Pan* mystérieux, insoluble problème,
Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
Révèle à ses regards sous mille aspects divers ;
Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance ;
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour ;
N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice !
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice ;
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : Est-il ? ou n'est-il pas?

(Lamartine, *Dernier chant d'Harold*, X.)

Vers magnifiques assurément ; mais quoi qu'en dise le poëte, et malgré Montaigne, le *doute* est un excellent oreiller pour une tête *mal* faite.

A peine est-il nécessaire de dire que le génie français s'est toujours rattaché à Hobbes, Bayle et Voltaire, malgré les efforts faits de nos jours pour acclimater chez nous une sorte de spinosisme germanisé. *Di, talem avertite casum!*

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

XXVI.

Nous arrivons aux deux dernières grandes époques de l'histoire de l'esprit humain : le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle. Il existe entre ces deux siècles un contraste frappant qui forme un trait remarquable de plus à ajouter à notre tableau comparatif. Dans le XVIII^e^ siècle, le matérialisme a fait beaucoup de bruit et de besogne ; dans le XIX^e^, le spiritualisme fait beaucoup de bruit et de fort mauvaise besogne.

Notre époque se glorifie presque d'avoir réinventé ou réhabilité le spiritualisme, d'avoir en-

terré le XVIII^e^ siècle ; si l'on fait abstraction de la prodigieuse accélération du mouvement scientifique et industriel, on peut croire, en effet, que nous marchons à reculons ; jamais la théologie n'a eu plus de tribunes sacrées ; jamais la métaphysique spiritualiste n'a eu plus de chaires entretenues par la munificence des divers États ; jamais les savants n'ont si ingénieusement plié leurs théories aux volontés dominantes dont ils sont payés (1). En dehors des influences gouvernementales, le spiritualisme est prêché par la triple voix des journaux, des romans et des drames ; les romantiques ont fait chorus avec le trône et l'autel ; le moyen âge a été réhabilité par des écrivains de toute sorte et même par des penseurs entièrement émancipés ; un amour dé-

(1) Et payés largement. Faut-il citer ce savant doublement académicien qui a voulu faire passer le grand Buffon pour un simple littérateur, qui a calomnié le système de Gall, après l'avoir défendu, et qui vient de traiter Lamark et Darwin comme deux petits garçons ? Faut-il rappeler comment un autre savant, encore plus irascible, vient d'invectiver à la fois contre cette pauvre génération spontanée et contre son courageux défenseur ? Et la question de l'homme fossile ? Et celle des races humaines ?

sordonné du pittoresque, un goût dépravé pour le paradoxe et les thèses piquantes se sont emparés des écrivains comme des lecteurs, et, depuis le christianisme au patchouli de Châteaubriand jusqu'au platonisme réchauffé de M. Cousin, tout a contribué à égarer les esprits; chacun, enfin, a voulu faire camp à part et s'ériger en centre, au moment où l'union était si urgente, au moment où l'ancien régime déployait une résistance proportionnelle à l'attaque vigoureuse de 93, et se réinstallait graduellement en Europe. Espérons que le XIX^e^ siècle finira mieux qu'il n'a commencé.

XXVII.

Du reste, cette gloire fort mince que s'arrogent les philosopheurs et les lettrés de notre siècle ne leur appartient même pas, car la réaction spiritualiste ou antivoltairienne s'est accomplie essentiellement sous l'inspiration de Rousseau. Les deux chefs principaux du mouvement

du XVIII^e^ siècle ont, en effet, fondé deux écoles aussi différentes que celles de Hobbes et de Spinosa.

Tout a été dit sur Voltaire et sur Rousseau, et nous voulons seulement, conformément au but du présent travail, établir entre eux un parallèle qui nous semble particulièrement instructif au temps où nous vivons.

Et d'abord, quelles que soient les sympathies qu'on éprouve, il faut reconnaître à chacun de ces deux chefs une équivalente participation à la révolution française ou plutôt européenne ; sous ce rapport (mais sous ce rapport seul) ils se complètent l'un l'autre : l'école de Voltaire étant plus philosophique que politique et celle de Rousseau plus politique que philosophique. Si le sarcasme de l'un a été indispensable pour porter à la superstition un coup décisif, l'argumentation ardente de l'autre a été non moins indispensable pour attaquer le pouvoir monarchique, et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer laquelle de ces deux fonctions était la plus importante. Il faut creuser plus avant pour décider entre les deux écoles et pour se rendre

compte des profondes divergences qui les séparent dès leur naissance.

Voltaire, esprit encyclopédique, procède d'Aristote par l'intermédiaire de Locke, Bayle et Fontenelle. Sans méconnaître, quoi qu'on en ait dit, les droits du sentiment, il prétend que pour *raisonner* il faut employer la *raison* et rien que cela, proposition que les spiritualistes regardent comme l'abomination de la désolation !

Rousseau, esprit aussi incomplet que l'était son instruction, procède de Platon par l'intermédiaire de Plutarque dans les *Vies* duquel il apprit pour ainsi dire à lire. Le *sentiment* est son seul critérium en théorie comme en pratique, et il le proclame supérieur à la raison.

Voltaire préconise tous les éléments de la civilisation : sciences, arts, richesses, bien-être.

Rousseau prêche un prétendu état de nature, et arrive à la plus sauvage négation de l'état social.

Le déisme peu arrêté de Voltaire n'est qu'une concession provisoire, une halte pour pousser en avant ; pas la plus légère dose de fanatisme ou d'intolérance ; on prend la peine de nous dire

que *si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer*. Quand on s'exprime ainsi, on est bien près de l'*inventer*. Voltaire, d'ailleurs, ne croyait certainement pas à l'immortalité de l'âme.

Le déisme fervent et systématique de Rousseau (déisme qui est augmenté de la croyance à la vie future), est, au contraire, une halte pour marcher en arrière et pour rétrograder jusqu'au socinianisme et même jusqu'au calvinisme. Le *Contrat social* présente l'extermination juridique de tous les athées comme l'une des conditions du nouvel ordre politique (1).

Ce trait saillant, et trop négligé jusqu'ici, de la philosophie de Rousseau, explique pourquoi Voltaire et lui ont produit des impressions si

(1) Le voltairien Danton et le *roussellien* Robespierre nous montrent ces deux écoles à l'œuvre. Dans le *Moniteur* du 19 floréal an II (séance de la Convention relative au rétablissement de l'Être suprême), on lit : — Robespierre : *Toute doctrine qui console doit être accueillie... Aux yeux du législateur, tout ce qui est utile et bon dans la pratique est la vérité.* — Couthon : *La Providence a été offensée et la Convention outragée par des hommes infâmes. La justice humaine a déjà frappé ces hommes corrupteurs et corrompus; mais la Convention doit faire plus, elle doit frapper leurs abominables principes.*

différentes sur l'instinct sacerdotal. J. de Maistre, ami du bourreau et du soldat, et plus papiste que le pape lui-même, réserve toute son éloquence (1) pour flétrir moralement un homme dont, pourtant, aucune turpitude n'a souillé la longue vie ; un homme dont le courage égalait l'infatigable activité ; un homme, enfin, qui sans étaler un sentimentalisme charlatanesque aima profondément l'Humanité !

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I.

MÉTAPHYSIQUE CONTEMPORAINE. — L'IDÉOLOGIE ET LA PSYCHOLOGIE.

XXVIII.

Pour en finir avec la philosophie pure et clore cette première série d'exemples de matérialisme et de spiritualisme en la faisant aboutir à nos jours, nos choisirons la bataille des psychologues et des idéologues français.

L'école idéologique remonte à Condillac et se condense finalement dans l'ancienne Académie des sciences morales et politiques que supprima Bonaparte devenu Napoléon. Ce dernier mot résume toute l'histoire de cette école et fait prévoir les destins prospères de la psychologie.

Le mot d'*idéologie* signifie science des idées

considérées comme simples *phénomènes* de l'esprit humain ; tel est du moins le programme adopté par Destutt de Tracy, Cabanis, Volney, etc., et ce programme a été aussi fidèlement suivi qu'il pouvait l'être, en l'absence de documents physiologiques. Si les idéologues sont restés métaphysiciens, si l'étude des abstractions a trop primé chez eux celle des faits, elle ne les a point entièrement absorbés, et ils se sont toujours inébranlablement rattachés aux méthodes et aux doctrines scientifiques, sans lesquelles le métaphysicien, même le plus puissant, ressemble à un moulin tournant à vide.

Les entités idéologiques ne sont plus d'ailleurs que de purs mots et sont employées sciemment comme telles, même par Laromiguère et Maine de Biran (deux idéologues qui se convertirent à la psychologie) ; la révolution commencée par les nominalistes du moyen âge pourrait donc être regardée comme consommée par les idéologues, si le despotisme des grammairiens n'avait survécu à celui des vieux logiciens, et le culte des abstractions oiseuses à celui des entités chimériques.

Le loyal et judicieux Tracy était bien loin de se douter de cela, et il croyait sérieusement, dans son admirable candeur philosophique, marcher à la conquête de l'émancipation intellectuelle avec la grammaire, comme le W. Shandy de Sterne avec sa théorie des verbes auxiliaires (1). En attendant que les supins, les gérondifs, les potentiels, les métonymies, les synecdoches, les antanaclases, etc., aillent rejoindre les noumènes, les archétypes, les causalités, les entéléchies, les syllogismes en *barbara*, etc., félicitons-nous de voir la métaphysique réduite à aller établir son quartier général chez les maîtres d'école de campagne !

Ce qui restera des travaux des idéologues, ce qui leur assure des droits à la reconnaissance universelle, c'est d'abord le *Traité des rapports du physique et du moral*, qui prépara les voies à Gall ; c'est ensuite cette lumineuse théorie des *signes* dans leurs rapports avec la pensée, théorie qui, malgré (et peut-être même à cause de) ses exagérations, a imprimé à tous les esprits du

(1) Voy. le *Tristram Shandy*.

temps un ébranlement si énergique et si salutaire ; tout s'est ressenti de cette vivifiante influence, depuis la chimie (nomenclature) jusqu'à la musique (méthode Galin-Paris-Chevé), et les Lavoisier, les Bichat, les Esquirol, les Geoffroy Saint-Hilaire, les Cuvier, regardent l'auteur de la *Langue des calculs* comme leur maître. Enfin les idéologues ont présidé à la création et à l'organisation d'admirables établissements d'instruction publique ultérieurement détruits ou détournés de leur destination initiale.

Cette révolution capitale qu'achève de traverser l'esprit humain se réduit tout entière à la transformation de la notion d'*entité* en la notion de *propriété* et à la substitution des causes immanentes ou internes aux causes externes. Par là disparaissent toutes ces creuses et stériles contestations sur l'Esprit et la Matière, sur les *corps* et les forces, contestations dans lesquelles on s'obstine à séparer ce qui est absolument inséparable ; la matière considérée d'une manière absolue et à la manière des ontologistes n'est qu'une pure abstraction ; il n'y a de réel que les corps escortés de toutes leurs propriétés ; ces

corps sont directement actifs par eux-mêmes et leurs divers modes d'activité sont irréductibles les uns aux autres ; en sorte que toute cause occulte devient inutile et nuisible.

Malgré la participation considérable que la métaphysique matérialiste, et notamment l'idéologie, est en droit de s'attribuer quant à l'avénement de ce grand résultat, il faut reconnaître cependant qu'il est dû surtout aux travaux des savants : l'esprit métaphysique, dans les victoires qu'il a remportées s'est souvent cru agent principal quand il n'était que simple organe de la Science ; les entités et les causes occultes n'ont été définitivement ruinées que par les exemples des Galilée, des Newton, des Lavoisier, et les préceptes abstraits de Descartes et de Bacon seraient restés presque entièrement stériles sans ces lumineux commentaires ; car l'excellence d'une méthode ne se démontre point à priori mais par l'usage qu'on en fait, et l'on peut même dire qu'il n'existe point à proprement parler de méthode, d'art, de procédé pour découvrir le vrai : dans quelque sujet que ce soit, ce que nous savons sert d'instrument pour découvrir ce que nous ne

savons pas et nos fonctions cérébrales n'acquièrent de puissance que par l'exercice, en sorte que celui qui aura étudié une science pendant quelques semaines sera plus apte à discerner le vrai du faux et à faire des découvertes que celui qui aura passé des années à méditer sur les méthodes ou sur la *logique*.

XXIX.

La psychologie succède à l'élimination jésuitique de Tracy et de tout le conseil de l'instruction publique (1800), à la destruction des écoles centrales, à la suppression de l'Académie des sciences morales et politiques, au casernement de l'école polytechnique et à sa transformation en séminaire algébrique (1). Le latin est d'abord rétabli, puis le grec, et les entités de Platon reparaissent sur la scène.

La réaction rétrograde, à défaut des jésuites

(1) Bonaparte, à son retour de Russie, accusa publiquement l'idéologie des déraisons de sa campagne (*Moniteur*, Rapport au sénat ; décembre 1812).

trop compromettants et trop exigeants, choisit à regret les psychologues, et les habiles sophistes Royer-Collard et Cousin se chargent d'improviser une philosophie gouvernementale, de prêcher cette philosophie, de retirer la société des abîmes du matérialisme (*sic*), et enfin d'empêcher que cette pauvre France ne soit dévorée par les jésuites ; la vieille université une fois rétablie, on organise un clergé déiste ayant son grand séminaire, d'abord rue Saint-Jacques, et ensuite rue d'Ulm, jurant par le *Vicaire savoyard*, faisant la guerre au clergé catholique, tout en lui offrant respectueusement son concours, et s'emparant du monopole de l'enseignement ; puis, pour couronner l'œuvre, une académie de psychologues remplace l'académie des idéologues.

Il est facile de prévoir quelle doctrine devra présider à cette réaction et à ces guerres de boutique ; formée de bribes arrachées successivement au spiritualisme cartésien, allemand et écossais, la psychologie consacre avant tout le *moi ;* ce qui est en dehors du *moi* est appelé le *non-moi* (il n'y a pas de place pour le *nous*) ; les restaurateurs de la *morale* abolissent le seul pré-

cepte de morale vraiment utile et qui peut tenir lieu de tous les autres : *Vivre au grand jour ;* ils font *murer* la vie privée, prévoyant sans doute qu'ils auront grand besoin d'un *mur* (1).

La nouvelle doctrine, en un mot, que Damiron (*Hist. de la philos. moderne*) a comparée à la doctrine du juste-milieu en politique, n'est autre chose que le platonisme arrangé à l'usage de ceux qui veulent manger au budget.

Quand on accuse une doctrine qui a fait ses preuves, comme l'idéologie, de manquer de portée et d'élévation (pour ne pas dire plus), il faudrait pourtant faire ses preuves aussi et montrer ce qu'on ajoute au faisceau commun ; les nouveaux docteurs (si l'on peut donner ce nom à de purs littérateurs), après beaucoup d'emphatiques promesses, ont finalement donné à la France *régénérée* des préfaces, des *fragments* ou des *mélanges philosophiques*, des traductions,

(1) Royer-Collard (honnête homme cependant, à ce qu'il paraît). Voyez la loi sur la presse du 26 mars 1819, portant que *nul n'est admis à prouver la vérité des faits diffamatoires.*

et, non sans motif, ils ont mieux aimé cultiver l'érudition historique que chercher du nouveau. Il n'y a pas jusqu'à la philosophie allemande (notamment celle de Kant) qui n'ait excité une fermentation salutaire, au moins à quelques égards, dans les cerveaux scientifiques ; il n'y a pas jusqu'à de Maistre, Bonald et Lamennais qui n'aient fait penser leurs lecteurs et qui n'aient même trouvé des fanatiques parmi les libres penseurs ; le prétendu *éclectisme* français, au contraire, est resté isolé et méprisé des savants et des penseurs, et l'on doit même presque entièrement imputer à ce juste mépris qu'inspirait la philosophie officielle, cette aversion des idées générales, cette absence d'esprit philosophique qui caractérise si déplorablement aujourd'hui les savants français.

Si l'école d'Alexandrie ne nous avait pas démontré déjà que la métaphysique ontologique ne peut plus servir de pâture qu'aux esprits vicieux ou mal préparés, les modernes éclectiques mettraient le fait hors de doute ; leur prétendue *psychologie* n'est qu'une étiquette illusoire ; il n'y a absolument rien dans le sac que des *méta-*

phores prises pour des raisonnements (Cuvier) ou *des jeux d'imagination analogues à la poésie* (Broussais); et peut-il en être autrement (fussent-ils tous des Descartes ou des Leibniz) quand ils s'isolent systématiquement de la physiologie? quand ils ne contemplent que leur *moi* et qu'ils s'abstiennent soigneusement d'examiner comparativement l'homme dans son état de santé ou de maladie, dans son développement individuel et historique; quand ils laissent de côté l'observation des animaux dont plusieurs pourraient leur donner des leçons de logique, et entre lesquels ils ne mettent pas plus de différence qu'un despote n'en met entre ses sujets? Le petit roman de *la princesse de Clèves* contient plus de *psychologie* que tous les ouvrages réunis de la trinité éclectique Cousin, Jouffroy et Damiron.

Les psychologues, d'ailleurs, rétablissent, nous venons de le dire, toutes les entités platoniciennes dont l'esprit humain a eu tant de mal à se débarrasser, ainsi que nous l'avons fait voir; en sorte que leur prétendue science se réduit à considérer et à décrire le jeu de ces êtres fantastiques, ce qui produit autant de psychologies

différentes qu'il y a de psychologues doués de quelque imagination. Il ne s'agit plus en effet présentement d'entités purement grammaticales, comme chez les idéologues, mais bien d'êtres réels, d'*essences* véritables. Qu'on en juge par le plus honnête des métaphysiciens actuels, par M. E. Vacherot qui a rompu récemment avec les roués de son école.

« Il n'y a pas de notions plus *positives* que » celles qui se rapportent aux choses elles-mêmes, » abstraction faite de leurs quantités et de leurs » qualités plus ou moins accidentelles, aux êtres » considérés dans leur essence..... Parmi ces » notions, il n'en est pas une seule qui ne con- » tienne un élément irréductible à l'expérience... » La notion d'une chose, d'un être quelconque, » peut toujours se résoudre dans un concept à » priori, inexplicable par la simple percep- » tion (1). »

A la vérité, les psychologues se retranchent derrière leur fameuse méthode d'*observation in-*

(1) *La Métaphysique et la Science*, 2e édition, t. II, 9e entretien.

térieure (l'individu se partageant en deux et se regardant penser!). Mais cette observation intérieure n'est qu'une sophistique parodie de la méthode scientifique, un véritable *hypnotisme* intellectuel (Bonald disait avec raison *onanisme*).

Broussais a cherché à s'opposer à cette direction vague et chimérique, à cette déplorable manie psychologique dans laquelle on est parvenu à entraîner une bonne partie de la jeunesse française ; voici quelques traits de son analyse si profonde et si fine de l'état d'un esprit *méditant sur ses propres actes :*

« Examinons maintenant ce que les psycho-» logues peuvent trouver dans leur conscience, » en procédant à cette espèce de recherche. Ils » sont sûrs d'y rencontrer des sensations pro-» venant des viscères qui correspondent inces-» samment avec le cerveau, non-seulement la » faim, les désirs vénériens, le froid, le chaud, la » douleur déterminée, ou le plaisir rapportés à une » partie du corps quelconque ; mais de plus ils » y remarqueront une foule de sensations vagues, » indéterminées, qui tantôt les porteront à la » tristesse, tantôt à la joie, quelquefois à l'action,

» d'autres fois au repos, un jour à l'espérance, » l'autre jour au désespoir et même à l'horreur » de l'existence. Ils y trouveront tout cela sans » se douter d'où cela vient ; car les physiologistes » sont les seuls qui puissent le leur apprendre. » S'ils prennent toutes ces sensations intérieures » pour des révélations de la divinité qu'ils nom- » ment *conscience*, ils peuvent augmenter leur » richesse en prenant, à la manière des Orientaux, » une certaine dose d'opium combinée avec des » aromates, etc. (*De l'irritation et de la folie*, 1re partie, chap. v.)

Si notre époque avait pu produire un Molière, ou mieux encore un Aristophane, on aurait sans doute vu les psychologues transportés sur la scène ; qu'on nous pardonne de nous égayer un moment et de chercher à imiter le grand comique grec en faisant causer ensemble un psychologue et son élève ; c'est d'ailleurs la forme la plus claire et la plus simple, à ce qu'il nous semble, que nous puissions employer pour achever de faire connaître la psychologie.

XXX.

L'élève. — Mon cher maître, je quitte pour jamais cette science étroite et terre à terre, bonne pour des goujats ou pour les maçons de la pensée ; assez longtemps mes pas se sont égarés à la recherche de la réalité ; le jeu n'en vaut pas la chandelle, à moins qu'on ne parvienne à tirer profit et monnaie d'une telle industrie, car tout en ce bas monde est industrie (1) ; mais je n'étais pas taillé pour la science ; plus je me donnais de peine et moins j'avançais (ô fatale bifurcation !), à tel point que j'en étais déjà devenu aussi stupide qu'un savant ; ça dure encore et ça pourrait même bien me continuer.

Le maître. — Mon cher élève, ne craignez rien ; le vide qui s'est produit dans votre intelligence tient à ce que vous étiez l'esclave d'une méthode vicieuse ; messieurs les savants (que je respecte infiniment, du reste, mais sans les comprendre

(1) Voy. Ed. About, *le Progrès*.

plus que vous) ignorent que les choses n'existent pour nous qu'en tant que nous les connaissons ; que le *moi* est la mesure de toutes choses et que chaque *moi* est pour soi-même le centre de l'univers ; il n'y a rien de réel que le *moi* et tout le reste n'est qu'illusion et hallucination ; les sens ! les sens ! nous répète-t-on..... par le dieu d'Hégel, qui est le seul véritable (mais ceci est entre nous), voilà une belle ânerie ! n'a-t-on pas trouvé moyen récemment de voir à travers une porte, les yeux bandés, et de lire une lettre avec le nombril ? qu'on explique donc ces faits maintenant journaliers, avant de nous jeter les sens au nez ! Mais continuons l'œuvre de votre initiation et répétez-moi sommairement notre dernière leçon.

L'élève. — La seule source possible de certitude, le seul clysterium.....

Le maître. — Criterium.

L'élève. — ... le seul criterium de la vérité c'est la conscience, et l'observation intérieure, par cela même que le sujet se trouve identifié avec l'objet, est à l'abri des erreurs de l'empirisme ; c'est cette faculté que nous avons de nous

replier sur nous-même et d'apercevoir nos propres opérations qui nous permet de dire : *je pense* et par conséquent *je suis*, au moins comme sujet pensant ou, pour nous servir des expressions de Descartes, comme chose pensante (1).

Le maître. — Fort bien ; ajoutez que le fait de l'existence du moi se trouve ainsi inébranlablement établi ; le matérialiste seul pourrait se contenter de dire : *je mange*, *donc je suis ;* à cet argument d'un *mécanisme* (2) grossier le *dynamisme* vient répondre avec beaucoup de raison : il nous semble que nous mangeons, mais il se pourrait bien qu'il n'y eût dans un tel acte que l'ombre d'un morceau de pain porté par une ombre de main à une ombre de bouche ; tandis que la proposition : *il me semble que je pense*, ou *je pense que je pense*, est évidemment contradictoire.

L'élève. — Combien je regrette d'avoir connu si tard de si hautes vérités ! Je brûle maintenant

(1) Ad. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. V, p. 82.

(2) Voy. E. Vacherot, *la Métaphysique et la Science*, 11e entretien.

de connaître à fond cette merveilleuse méthode qui doit me donner la clef de tout ; expliquez-moi donc bien vite, mon cher maître, en quoi consiste l'observation intérieure, et quelle est la manière de s'en servir.

Le maître. — En quelques minutes, mon cher élève, vous en saurez là-dessus tout autant que Cousin et Jouffroy ; notre science a cela de particulier qu'elle ne nécessite aucun effort intellectuel ; moins on l'étudie, mieux on la connaît, et l'imagination tient lieu de tout. Pour vous livrer à l'observation intérieure, donc, une préparation excellente sera, par exemple, d'aller entendre cinq ou six fois la grande symphonie philosophique en ut mineur de M. R. Wagner, intitulée *Le Moi et le Non-moi*, ou bien de lire, soit l'*Oberman* de Sénancourt, soient les *Lamentations poétiques* du grand Lamartine ; ensuite (et ceci est indispensable), vous vous abstrairez complétement de l'objectivité extérieure et vous vous renfermerez dans la réceptivité de la subjectivité de votre conscience, ce qui veut dire en français que vous vous isolerez autant que possible de toute sensation extérieure ; puis vous aurez soin

de vous interdire toute espèce de travail intellectuel, car vous comprenez bien que si vous étiez seulement occupé de plus petit calcul, adieu l'observation intérieure : ces conditions de la perception interne peuvent fort aisément être remplies pendant une promenade solitaire, et mieux encore à l'aide d'un bon lit ou d'un fauteuil à la Voltaire (1).

L'élève. — Cet état de sommeil intellectuel que vous me prescrivez, mon cher maître, est loin de me déplaire ou de me paraître difficile à réaliser ; seulement (sans doute par un reste de préjugés scientifiques), je me demande ce que je pourrai observer dans mon esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien. On pense donc encore à quelque chose quand on ne pense à rien ?

Le maître. — Cette objection, mon ami, a déjà été faite à notre école par les matérialistes

(1) « Socrate se promenant avec ses disciples dans les » rues d'Athènes s'arrêtait souvent tout à coup, fermait les » yeux et restait de longues heures debout sans rien entendre » des bruits extérieurs, occupé à contempler les spectacles » de l'âme et à monter de l'âme à Dieu. »

Lévêque. — *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1864.

et les jésuites coalisés contre nous, en dépit des haines qui les divisent; cela doit vous suffire pour juger de sa valeur; pourtant je veux bien la lever, quoique je m'étonne qu'elle ait pu entrer un seul moment dans la tête d'un homme de bonne foi; sachez donc qu'il n'y a que l'état d'isolement total et d'inactivité complète qui puisse simplifier suffisamment le spectacle intérieur et permettre l'observation des phénomènes de la conscience; c'est alors seulement que nous pouvons contempler l'intelligence dans sa virtualité fonctionnelle et dans sa conditionnalificabilitudinisationalité...

L'élève. — Conditionna...

Le maître. — ... lificabilitudinisationalité; or, tout ce qu'il y a d'important à étudier dans une chose quelconque, ce sont les principes ou éléments virtuels et les propriétés conditionnalificabilitudinisationalisatrices; avec cela, mon ami, vous irez loin (*à part :* avec de l'argent dans votre poche). La Rochefoucauld et la Bruyère se sont donné beaucoup de mal pour accoucher de leurs pensées; dans notre école les pensées viennent sans qu'on y pense.

L'élève. — Je n'ignore pas le précepte : *Allez en avant et la foi vous viendra ;* oserai-je cependant vous demander, pour fixer mes idées, de me faire connaître quelques résultats de la méthode psychologique.

Le maître. — A vous dire vrai, la psychologie est encore dans l'enfance, la méthode seule est faite, mais c'était là l'essentiel ; notre école a toujours été tourmentée par les jésuites et n'a jamais pu travailler à son aise ; un des nôtres, l'illustre Villismanus, est devenu fou momentanément, se voyant toujours au moment d'éprouver le sort de ce pauvre honnête homme de Ganganelli ; notre grand Jouffroy s'est plus ou moins suicidé, et la main qui a rétabli le texte de Pascal, a été forcée de mutiler les écrits de cette lampe Carcel de l'éclectisme ; toujours ces odieux jésuites ! tant qu'ils existeront il sera impossible d'être libéral ! Notre Grand maître lui-même a cherché dans des amours posthumes et dans un mariage subjectif, un soulagement aux amertumes et aux persécutions ; il a finalement passé à l'ennemi et cherche aujourd'hui un confesseur.

La révolution de 1848, œuvre des jésuites, comme chacun sait, a ruiné subitement le crédit déjà si précaire des psychologues, éliminé leur science de l'enseignement universitaire et ressuscité le fantôme de l'idéologie. Heureusement qu'un ministre sorti de nos rangs vient de rétablir la psychologie; nous pourrons désormais voguer à pleines voiles, pourvu qu'on renonce définitivement à la liberté des études et de l'enseignement, et qu'on ne s'obstine pas à laisser les jésuites vendre des mots et des entités à meilleur marché que l'Université.

Cependant, malgré sa situation précaire, la psychologie a produit plusieurs résultats importants.

D'abord, nous avons découvert que l'homme pense parce qu'il a la faculté de penser; que la mémoire est la faculté par laquelle nous retenons dans notre esprit les mots du discours et les faits qui se passent sous nos yeux (1); que, quand on a bien étudié un sujet, il est rare qu'on vienne

(1) Voyez les manuels pour le baccalauréat.

à l'oublier ; que les choses qui nous ont vivement intéressés ou profondément émus sont aussi celles dont plus tard nous nous souvenons avec le plus d'exactitude et de facilité, tandis que celles qui n'ont que médiocrement excité notre intérêt se dérobent plus ou moins complétement à la prise du souvenir ; que les choses auxquelles on donne peu ou point d'attention échappent plus ou moins complétement au souvenir, tandis que celles qui sont de notre part l'objet d'une attention soutenue et sur lesquelles on ramène plusieurs fois son attention, se gravent dans la mémoire, et laissent à la fois un souvenir plus fidèle et plus aisé à rappeler.

Personne aussi n'avait vu avant nous qu'une démonstration quelconque se divise essentiellement en trois parties, le commencement, le milieu et la fin. Personne surtout n'avait mis la liberté à l'abri des objections des fatalistes, comme nous l'avons fait en décrivant le phénomène de la volonté et toutes ses circonstances, ainsi qu'il suit : le phénomène de la volonté se compose nécessairement de quatre phases, la première n'est pas la dernière, la seconde n'est pas la

troisième..... ; en un mot, aucune de ces phases ne peut être assimilée à quelqu'une des trois autres. Ces quatre phases sont : 1° la possession de soi-même ; 2° la délibération ; 3° la détermination ; 4° l'action. Ces quatre éléments se tiennent par des rapports nécessaires, de telle sorte que le premier est la condition du second, le second du troisième, et le troisième du quatrième ; sans possession point de délibération, sans délibération point de détermination, sans détermination point d'action et par suite point de liberté.

Enfin, et comme dernier exemple, nous avons établi une classification des idées aussi simple que lumineuse : les idées sont justes ou fausses, claires ou obscures, distinctes ou confuses, exactes ou inexactes, complètes ou incomplètes, simples ou complexes, réelles ou chimériques, saines ou malsaines, vagues ou précises, raisonnables ou déraisonnables, biscornues ou sensées, saugrenues ou spirituelles, hardies ou timides ; il y a des idées fixes et des idées qui ne font que passer, des idées accidentelles et des idées habituelles, de grandes idées et de petites idées, des idées communiquées et des idées ori-

ginales, des idées actuelles et des idées engendrées par la mémoire, des idées particulières et des idées générales, des idées sensibles et des idées abstraites, des idées physiques et des idées métaphysiques, des idées partielles et des idées susceptibles de former un tout, des idées révélées et des idées spontanées ou instinctives. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XXXI.

Reprenons le ton sérieux. En résumé, la psychologie a énervé, efféminé et étiolé les intelligences françaises, en se substituant jésuitiquement à la mâle philosophie des Tracy et des Cabanis ; elle a organisé une véritable prostitution intellectuelle (la pire de toutes les prostitutions), et les prétendus chevaliers du sentiment n'ont été que des chevaliers d'industrie ; enfin elle a consacré systématiquement le doute, cette grande maladie des esprits de notre temps.

Les résultats d'une pareille intoxication ne sont-ils pas déplorablement évidents? Faut-il rappeler comment, en 1848, la France s'est trouvée inopinément en présence de problèmes qu'elle ne s'était pas même posés, et comment, dans sa versatilité, elle a failli à sa tâche, par le cœur, autant que par l'esprit?

Que cette douloureuse expérience serve au moins à éclairer l'avenir et à éviter de nouvelles contre-marches à notre siècle (1).

Deux motifs puissants d'espérer en l'avenir se présentent d'ailleurs au philosophe. D'abord, la métaphysique spiritualiste n'est plus cultivée que par des intelligences de quatrième ou cinquième ordre ; Descartes, Leibniz et Kant ont été les dernières fortes têtes qui se soient égarées dans les régions du chimérique et de l'inacces-

(1) « Aujourd'hui, le système (l'*éclectisme*) paraît durable ; » il n'a guère pour adversaires déclarés que des hommes » pleins de bonhomie qui rédigent le calendrier et le bré- » viaire d'une religion future. » (Taine, *Les philosophes français au dix-neuvième siècle.*) Que M. Taine (élevé par les psychologues) devienne positiviste s'il le peut encore ; c'est ce qu'il a de mieux à faire.

sible ; depuis eux on n'a vu marcher dans cette voie que des esprits bâtards ou mixtes, doués de trop peu de positivité pour suivre la direction scientifique, et de trop peu d'imagination pour se livrer à la culture poétique ; en un mot, les *docteurs* du moyen âge ont été graduellement remplacés par de simples littérateurs ou disserteurs, et il est bien clair que le platonisme ne peut plus aller loin avec des organes aussi subalternes et aussi infimes.

En second lieu, la philosophie platonicienne (ainsi que la théologie, sa sœur) n'a plus guère de vie réelle que celle que le budget lui donne, en tant que servant à résister à l'esprit nouveau ; l'esprit positif ou scientifique, semblable à une marée montante, envahit chaque jour des régions nouvelles dans le domaine intellectuel et même dans le domaine moral, et enlève aux métaphysiciens et aux lettrés nombre de questions dont ils s'attribuent le monopole et qu'ils n'ont jamais fait qu'embrouiller. On peut s'en rapporter là-dessus aux plaintes naïves et même aux cris d'alarme que profèrent en ce moment les spiri-

tualistes, qui déjà ne se trouvent plus assez forts dans leurs positions officielles (1).

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les sciences traitées de haut en bas par d'ignares ontologistes ; aussi est-il tout naturel que, selon l'expression de Ch. Dickens, la *douane universitaire*, digne héritière présomptive du jésuitisme, dispute pied à pied le terrain à l'élément scientifique dans la question de l'Enseignement.

XXXI *bis*.

L'idéologie et la psychologie qui, il faut l'espérer, constituent les deux dernières phases de la philosophie métaphysique, résument et personnifient en quelque sorte, l'une par ses travaux,

(1) Voyez plusieurs articles récents de la *Revue des deux mondes* organe habituel des passions et des aberrations spiritualistes.

« Notre siècle en vieillissant devient, à ce qu'il semble, » de plus en plus positif ; c'est l'âge d'or des sciences ex» actes et de l'industrie, c'est l'âge de fer de la métaphy» sique ; on est las des spéculations abstraites, on a peur » de penser ; des faits, des résultats matériels, voilà ce qu'on » demande aux savants et aux philosophes. »

(E. Saïsset. *L'Ame et la vie*) (collection G. Baillière).

l'autre par ses prétentions, deux caractères ou attributs logiques de la plus haute importance à signaler, car ils peuvent servir à différencier d'une manière fort précise un matérialisme quelconque du spiritualisme correspondant ; ces caractères, sans doute étaient très-apparents déjà dans les exemples que nous avons déroulés, mais ils se présentent maintenant dans tout leur jour, et il était bon d'ajourner leur appréciation.

Sur le drapeau des idéologues, en effet, on trouve inscrit en grosses lettres le mot *Analyse*, et les psychologues, de leur côté, prennent le mot Synthèse pour signe de ralliement.

D'une part les Tracy et les Cabanis propagent et développent la grande pensée du XVIII^e^ siècle, en prêchant une investigation patiente, minutieuse et détaillée de la nature ; d'autre part les dignes héritiers des sophistes grecs et alexandrins se présentent effrontément comme ayant une synthèse dans leur poche et deviennent les organes les plus importants ou du moins les plus bruyants d'une époque qui jusqu'ici s'est montrée héritière si orgueilleuse et si peu intelligente du siècle de Voltaire et de Diderot.

Les deux expressions d'Analyse et de Synthèse ont été prises dans tant d'acceptions diverses, quoique corrélatives, par les métaphysiciens des différentes écoles, que nous sommes forcé d'entrer ici dans quelques explications spéciales, afin de faire bien saisir au lecteur cet aspect si important de la lutte du matérialisme et du spiritualisme.

Deux opérations logiques fort distinctes, l'Analyse et la Synthèse, interviennent nécessairement, à tour de rôle, dans toute recherche de l'esprit humain ; l'Analyse élabore les matériaux, la Synthèse les coordonne ; l'une décompose l'objet donné dans ses parties simples ou élémentaires, l'autre, les parties étant connues, reconstitue l'ensemble, de façon à permettre de descendre de nouveau aux parties et d'effectuer une analyse plus approfondie d'où sortira une synthèse plus exacte que la synthèse antérieure et conduisant à une analyse plus précise ; et ainsi de suite à perpétuité, en procédant toujours par approximations successives.

Cette marche graduelle est inhérente à la nature de l'intelligence humaine, elle est instinctive avant d'être dirigée par la méthode.

Par exemple, qu'une fleur, un tableau, un objet quelconque frappe nos sens, l'impression sera vague, confuse, tant que notre œil n'aura pas séparé, pour les mieux voir, chacun des éléments dont se compose l'objet dont il s'agit, et tant qu'il n'aura pas fait un tout de ces observations partielles.

L'esprit analytique est surtout propre à saisir les différences et l'esprit synthétique les ressemblances ; l'un détermine les effets au moyen des causes, l'autre les causes au moyen des effets.

L'Analyse ayant sans cesse besoin de se concentrer sur certains points isolés des choses prend parfois le nom d'*abstraction ;* d'un autre côté, comme elle part de sujets complexes pour descendre dans les ramifications et les détails, elle fait un emploi prépondérant de la *déduction*.

Inversement, la Synthèse ayant pour but de grouper des faits primitifs et d'en développer les rapports généraux se distingue par le point de vue concret et fait surtout usage de l'*induction*.

Ces deux opérations intellectuelles constituent la *double échelle* de Bacon ; elles sont tellement

liées l'une à l'autre que quelques philosophes ont voulu les confondre. Il n'y a pas à la vérité de synthèse sans analyse, ni d'analyse sans synthèse au moins instinctive, puisque pour décomposer un objet dans ses parties il faut avoir la pensée que ces parties appartiennent à un ensemble, et qu'un seul rapport étudié implique l'objet total. Cependant, l'analyse et la synthèse, quand elles ont une certaine étendue, bien loin de pouvoir s'effectuer simultanément sont souvent séparées par un fort grand intervalle, et même dans le problème le plus simple, il est possible de constater leur succession méthodique.

Cette séparation si fâcheuse à tant d'égards, par les tâtonnements qu'elle occasionne, est une des conséquences fatales de la faiblesse des facultés perceptives et réflectives de l'homme.

Pour éclaircir tout cela, nous allons reporter un moment le lecteur à l'époque de ses souffrances classiques; il se souvient sans doute de l'argument que son professeur de philosophie employait pour concilier la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, et répondre à ces objections si connues contre la bonté du créateur;

qui tracassent l'esprit du collégien et du séminariste. On répliquait : à proprement parler, Dieu ne *prévoit* pas, il *voit;* le passé, le présent et l'avenir ne sont pour lui qu'un instant indivisible vis-à-vis de son éternité, de même que notre petit monde n'est qu'un point quand on le compare à l'espace infini.

Cet argument dont nous n'avons pas à discuter ici la validité nous fournit une comparaison fort utile relativement au point qui nous occupe.

Si, en effet, on suppose un être doué d'une intelligence infinie et muni de moyens illimités d'exploration, il est clair que pour lui Analyse et Synthèse sont deux choses simultanées ; on pourrait même dire que ces deux opérations sont parfaitement inutiles à un tel être.

Mais dès qu'on envisage la réalité, dès qu'il s'agit de l'homme avec ses faibles forces cérébrales et ses sens limités et imparfaits, on voit de suite la nécessité d'un arsenal complet de procédés logiques pour arriver à la découverte de la vérité ; *prévoir* n'est plus synonyme de *voir*, et même, *voir* devient une opération difficile et délicate ; on sent le besoin de leviers et

de machines dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel.

Ceci posé, l'une des faces les plus caractéristiques et les plus saillantes du grand procès du matérialisme et du spiritualisme, c'est précisément l'antagonisme entre l'Analyse et la Synthèse, la lutte de l'esprit de détail et de l'esprit d'ensemble, le déchaînement des spécialités et des généralités les unes contre les autres, tandis qu'elles devraient s'aider mutuellement.

Placer les matérialistes dans la classe des maçons et les spiritualistes dans celle des architectes, c'est, nous dira-t-on, faire la part bien belle à la doctrine que vous combattez, et vous condamner vous-même (1); mais on a déjà vu et l'on va voir encore le revers de la médaille, et loin de craindre de fournir actuellement des armes à nos adversaires, nous allons prendre

(1) « Il me semble qu'on pourrait appeler *plébéiens* tous » ces philosophes qui ne sont pas de la société de Platon, » de Socrate et de toute leur famille. »

(Cicéron, *Tusc.*, quest. 1, 23.)

Cicéron, bien entendu, fait partie de la *bonne compagnie;* la *mauvaise compagnie* se compose de Démocrite, d'Épicure, d'Aristote, etc. Plus loin (V, 23) la géométrie lui paraît

chez eux une des pages les plus éloquentes de la langue française, qui délassera un moment le lecteur de notre pauvre prose, et qui présentera notre pensée sous une autre forme ; le Matérialisme et le Spiritualisme y sont peints admirablement sous les noms de Science moderne et de Science antique.

« Nous sommes aveuglés sur la nature et la » marche de la science par un sophisme grossier » qui a fasciné tous les yeux : c'est de juger du » temps où les hommes voyaient les effets dans » les causes, par celui où ils s'élèvent péniblement des effets aux causes, où ils ne s'occupent même que des effets, où ils disent qu'il » est inutile de s'occuper des causes, où ils ne » savent pas même ce que c'est qu'une cause. » On ne cesse de répéter : *jugez du temps qu'il » a fallu pour savoir telle ou telle chose !* Quel

« une science un peu méprisable, à cause de l'application qu'on en peut faire aux besoins de la vie » et il appelle Archimède *humilem homunculum*. Les modernes spiritualistes tiennent le même langage et se placent dans l'*aristocratie* de la pensée. Encore un trait à ajouter à notre tableau !

» inconcevable aveuglement ! il n'a fallu qu'un » instant. Il est impossible de songer à la science » moderne sans la voir constamment environnée » de toutes les machines de l'esprit et de toutes » les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du » *nord*, la tête perdue dans les volutes d'une » chevelure menteuse, les bras chargés de livres » et d'instruments de toute espèce, pâle de » veilles et de travaux, elle se traîne souillée » d'encre et toute pantelante sur la route de la » vérité, baissant toujours vers la terre son front » sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la » haute antiquité. Autant qu'il nous est possible » d'apercevoir la science des temps primitifs à » une distance si énorme, on la voit toujours » libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, » et présentant dans toute sa personne quelque » chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre au » vent des cheveux qui s'échappent d'une mitre » orientale ; l'éphod couvre son sein soulevé par » l'inspiration ; elle ne regarde que le ciel, et » son pied dédaigneux semble ne toucher la terre » que pour la quitter. Cependant, quoiqu'elle » n'ait jamais rien demandé à personne, et qu'on

» ne lui connaisse aucun rapport humain, il n'est » pas moins prouvé qu'elle a possédé les plus » rares connaissances : c'est une grande preuve, » si vous y songez bien, que la science antique » avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, » et que tous les calculs que nous établissons sur » l'expérience moderne sont tout ce qu'il est pos- » sible d'imaginer de plus faux. » (J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 2e entretien.)

Citoyen voyons votre pouls! pourrait-on répéter ici à l'auteur. Raisonnons froidement.

Le point de vue analytique de la science moderne et le point de vue synthétique de la science antique sont, sous le rapport logique, également recommandables : il y a des sciences dont la synthèse complète sera toujours, on peut l'affirmer, impossible à l'homme, quelque loin qu'aille l'analyse ; telle est la physiologie, si elle prétendait pousser ses recherches jusqu'à la production de la vie ; de plus, il y a des sujets dans l'étude desquels doivent dominer les procédés synthétiques, tels sont surtout les phénomènes relatifs aux corps organisés, d'autres qui réclament principalement des procédés analytiques,

comme les phénomènes relatifs aux corps bruts.

Ce qui fait le côté faible du spiritualisme c'est que sa prétendue synthèse ne résulte d'aucune analyse préalable, n'est qu'un pur produit de l'imagination et du sentiment, une perpétuelle illusion d'optique, et qu'il veut arriver avant même de partir.

Son côté recommandable, c'est sa sollicitude pour l'étude de l'homme et de la société, tout exclusive que soit cette sollicitude. La plus importante de toutes les sciences est certainement la science de l'Humanité et une étude quelle qu'elle soit qui, de près ou de loin, ne se subordonne pas à ce but suprême, doit être regardée comme un oiseux et stérile exercice de l'esprit.

Mais la manière dont le spiritualisme entend exécuter son programme est bien propre à montrer l'inanité de ses ambitieuses prétentions ; les phénomènes qu'il veut étudier, il les isole de tous les autres et les aborde en se maintenant dans une ignorance presque complète de l'agent humain qui les opère et du système extérieur au sein duquel ils se développent. En présence de

l'éternelle énigme du Monde et de l'Homme, il montre une suffisance égale à sa paresse.

On rapporte que le géomètre Maupertuis, tranquillement et nonchalamment assis au coin de son feu, disait : *je voudrais bien résoudre un beau problème et qui ne me donnât pas beaucoup de peine !...* Telle est la disposition d'esprit dominante chez les spiritualistes. Ils ne veulent pas encore comprendre aujourd'hui que ces études morales et sociales dont ils prétendent conserver indéfiniment le monopole, exigent un triple préambule relatif au milieu cosmique, au milieu terrestre, et à l'organisation de l'homme et des animaux ; que débuter par les spéculations les plus compliquées et les plus subordonnées aux autres, c'est manquer radicalement la solution du grand problème qu'ils se proposent, c'est imiter ces architectes qui, dans les *Voyages de Gulliver*, commencent la construction d'une maison par le toit !

DE L'ART. — ART RÉALISTE ET ART IDÉALISTE.

XXXII.

Nous venons de terminer enfin une partie du tableau général que nous avons entrepris, la partie relative aux luttes philosophiques.

Malgré l'attention que nous avons eue de ne faire figurer que les caractères saillants de chaque école et d'écarter une foule de systèmes creux et de spéculations oiseuses qu'il faut laisser mourir de leur belle mort, ce tableau partiel a pourtant pris une étendue qui dépasse tellement nos prévisions que nous sommes forcé de renvoyer à un travail ultérieur l'examen du maté-

rialisme et du spiritualisme sur le terrain de la science pure, examen qui donnera un sens plus précis à l'antagonisme dont le lecteur vient de parcourir les phases principales.

Par le même motif, nous devons ajourner aussi la partie de notre plan qui se rapportait au matérialisme et au spiritualisme esthétique ; car le lecteur se rappelle peut-être que nous avons adjoint par la pensée aux personnages de la fresque inspiratrice que nous avons décrite au début, les deux grands poëtes Lucrèce et Virgile.

Toutefois, comme les œuvres littéraires et artistiques reflètent et résument fort nettement l'état de l'esprit humain à chaque époque et que leur comparaison est on ne peut plus propre à vérifier la loi de dualité constante que nous nous sommes tant efforcé de mettre en saillie, nous allons terminer par quelques considérations générales et par quelques exemples caractéristiques tirés du vaste champ de l'esthétique ; de façon que le présent travail formera en lui-même un ensemble complet et ne laissera à désirer que des développements tout spéciaux que nous donnerons très-prochainement aux lecteurs pour peu qu'ils

s'intéressent à la question de philosophie générale que nous nous sommes proposé d'élucider.

XXXIII.

Nous retrouvons dans l'Art le matérialisme et le spiritualisme sous les noms de *réalisme* et d'*idéalisme ;* et c'est à l'une ou à l'autre de ces deux doctrines esthétiques que peuvent être ramenés tous les systèmes poétiques, toutes les théories relatives aux beaux-arts.

Chacun, d'ailleurs, sait ce que c'est que l'Art à moins qu'il ne soit artiste ou esthéticien de profession : c'est l'ensemble des moyens d'expression et d'émotion connus sous les noms de beau, de sublime, de pittoresque, de merveilleux, de comique, de pathétique, de gracieux, de risible, etc. Le domaine de l'art est donc fort complexe, et comprend une infinité d'autres choses que le beau proprement dit ; nous n'avons pas, par conséquent, dans ces considérations générales, à nous occuper des nébuleuses

définitions du beau des esthéticiens actuels. La critique contemporaine se perd, soit dans les nuages, soit dans des infiniment petits.

Suivant les acceptions les plus communes, le réalisme consiste dans la recherche exclusive de la *réalité*, dans l'imitation ou la reproduction de la nature (physique ou morale) telle qu'elle est, et l'idéalisme dans le dédain systématique de cette même réalité, et dans la poursuite de ce qui pourrait ou devrait être. La controverse acrimonieuse actuellement pendante entre les poëtes ou artistes qui prennent précisément le nom de *réalistes*, et ceux de l'école opposée, va nous servir à nous faire mieux comprendre.

Avertissons avant tout que ces deux nouvelles dénominations de même que leurs correspondantes en philosophie, manquent de précision et ne sont, à proprement parler, que des noms de guerre dont on se prévaut ou dont on veut accabler ses rivaux et ses adversaires ; elles n'expriment que certains caractères dominants dans une œuvre donnée que l'on veut apprécier, et il n'existe point d'art complétement réaliste ou complétement idéaliste, pas plus qu'il n'existe de

philosophie exclusivement matérialiste ou spiritualiste, dans le sens qu'on attache habituellement à ces mots. Et, en effet, l'Art, de quelque manière qu'on veuille le définir et sous quelque forme qu'il se produise (poésie, musique, peinture sculpture, architecture), ayant pour but *une présentation sensible d'idées et de sentiments au moyen de l'imitation de la nature* il est impossible qu'une œuvre d'Art quelconque, vraiment digne de ce nom, ne soit pas à la fois plus ou moins réaliste et plus ou moins idéaliste. Et du reste, il est bien clair qu'au fond, dans la controverse dont nous parlons, les deux partis sont d'accord pour reconnaître que la nature doit entrer comme élément essentiel dans toute composition esthétique. Sous ce rapport, la question réaliste est fort mal débattue et encore plus mal posée par les uns comme par les autres : on devrait la réduire à déterminer quelles limites on doit observer dans l'imitation de la nature ou jusqu'à quel degré cette imitation doit être poussée.

Il y a encore moins de précision et de justice dans les dénominations d'art *sensualiste* et d'art *spiritualiste*, que l'on substitue souvent, depuis

quelques années, à celles d'art réaliste et d'art idéaliste. Quelle est l'œuvre d'art, réaliste ou idéaliste, qui ne s'adresse pas à la fois aux *sens* et à l'*esprit?* L'élément sensuel entre comme partie intégrante dans chaque œuvre, aussi bien que l'élément spirituel, et c'est seulement la proportion de ces deux éléments qui varie d'une œuvre à l'autre. Horace a fort bien dit :

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto.
(*Art poétique.*)

Et ce qu'il dit des poëmes peut se dire également bien d'une symphonie, d'un tableau, d'une statue et d'un monument.

A plus forte raison faudrait-il écarter ces qualifications de *trivial* et de *noble*, de *populaire* et d'*héroïque*, etc., que l'on applique trop souvent encore aux productions respectives de l'art réaliste et de l'art idéaliste, malgré la transformation que les idées et les mœurs ont subie depuis notre grande révolution qui a tout à la fois généralisé et rendu singulièrement relatives les idées de *trivialité* et de *noblesse* ou d'*héroïsme ;* de pareilles expressions ne peuvent plus être em-

ployées sérieusement dans leur ancien sens que par ceux qui confondent le *beau* avec le *riche*. On sait quelle fausse noblesse renfermaient en réalité tant de prétendues expressions nobles des écrivains du siècle de Louis XIV, pour qui une foule de mots, qui se sont émancipés depuis, étaient roturiers et bas; la noblesse dans l'Art consiste dans les idées et les sentiments exprimés, et non dans la nature des moyens d'expression.

Enfin il faut rejeter tout à fait, du moins dans la thèse générale qui nous occupe, les expressions d'*art profane* et d'*art religieux;* elles ne représentent que des caractères fort secondaires et tout à fait accidentels de l'Art, et d'ailleurs plusieurs productions dites *religieuses* par les uns ont été assez justement qualifiées de *profanes* par les autres, même parmi les vierges de Raphaël, ce qui montre qu'on ne s'entend guère sur ce qui constitue essentiellement le sentiment religieux dans l'Art : l'Art, en un mot, voit et recherche l'humanité partout, même quand il ne croit s'occuper que d'êtres fantastiques et de chimères théologiques. D'un

autre côté, l'art idéaliste n'est point nécessairement religieux ; ce qu'on peut dire, c'est qu'aux époques religieuses il prend des sujets, religieux ce qui n'est pas exactement la même chose, mais l'art réaliste en fait tout autant, comme le prouvent, par exemple, les œuvres de Rembrandt.

On veut à toute force que l'Art *ne puisse pas être athée;* il faudrait, à ce compte, biffer déjà les noms de bien des artistes et de bien des poëtes! Notre grand poëte lyrique, idéaliste par excellence, ne parle-t-il pas quelque part d'*écheniller Dieu* (*les Misérables*), et ne lui dit-il pas bel et bien :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux!

XXXIV.

Quoi qu'il en soit, on peut dire cependant que le plus ou moins d'importance attribué à la réalité forme le caractère différentiel le plus essentiel à constater, si l'on veut voir clair dans notre monde esthétique actuel et par suite dans toute

l'histoire de l'Art : car, on le devine déjà, les deux systèmes que nous venons de voir en présence ne sont pas nés d'hier, ni chez nous, et, avec un peu d'attention, on les voit se succéder ou coexister partout et à toutes les époques sous des formes diverses ; il suffit pour cela de considérer, comme nous allons le faire tout à l'heure et comme nous avons fait en philosophie, quelques types éminents et très-tranchés auxquels on puisse rapporter les variétés secondaires ou les natures éclectiques.

Nous conserverons donc les dénominations de réalisme et d'idéalisme ; seulement nous allons indiquer avec plus de précision ce qu'elles signifient au fond, selon nous, et ajouter quelques caractères nouveaux à ceux que les expressions que nous venons d'énumérer représentent tant bien que mal.

L'art réaliste, essentiellement objectif, concret et plastique, analytique enfin, emploie dans ses créations une observation scrupuleuse et quasi scientifique du monde et de l'homme ; il aime la concision, la rapidité, le drame, les résultats immédiats, les effets plutôt que les causes, la

lumière, le soleil, l'idée plutôt que l'image, et goûte peu la rêverie.

L'art idéaliste, au contraire, essentiellement subjectif, abstrait et vaporeux, synthétique enfin, ne vise qu'à représenter le monde intérieur qu'il s'est formé; il aime les causes plutôt que les effets, l'ombre, le clair-obscur, l'image plutôt que l'idée, l'indéterminé, la contemplation rêveuse, le lyrisme, l'élégie, et, dans l'arbitraire de sa fantaisie, il anéantirait volontiers la nature, rien que pour prendre plus librement ses ébats.

Ces deux genres de tendances correspondent assez à ce qu'on nomme en peinture l'école du dessin et l'école de la couleur, et à celles de la mélodie et de l'harmonie en musique.

L'Art procède partout et toujours d'une philosophie quelconque, et l'on a dû reconnaître celle de Platon dans les quelques traits qui viennent d'être assignés à l'idéalisme, ainsi que celle d'Aristote dans ceux assignés au réalisme.

Dans l'ordre d'idées où nous sommes maintenant, il est impossible de méconnaître la haute importance de la philosophie de Platon : dans l'Art, en effet, le spiritualisme ou idéalisme est

parfaitement à sa place et il aurait bien dû n'en jamais sortir; quand il veut se mêler de philosophie, quand il prétend mettre la poésie à la place du vrai et le roman à la place de la science, il faut le pourchasser sans pitié, car les plus pénibles entraves que l'esprit humain a subies et subit encore sont nées précisément de cette fâcheuse intervention; mais quand il borne son rôle à améliorer les sentiments humains et à charmer notre passagère existence, on doit respecter ses inspirations et lui laisser le libre choix de ses conceptions et de ses moyens d'expression, sous la seule condition de ne pas armer les sentiments contre la raison.

Cependant, bien qu'il soit difficile de prononcer entre les deux genres d'art, et bien que nous risquions peut-être d'achever de nous perdre dans l'esprit du lecteur, nous déclarons franchement que nous sommes pour le réalisme, même pour le réalisme contemporain, et voici nos principaux motifs.

Il est bien vrai, comme l'observent les idéalistes que l'Art ne doit pas s'abaisser à peindre les réalités les plus grossières ; mais les réalistes

peuvent répondre que l'artiste ne doit pas se livrer non plus à ses fantaisies les plus désordonnées et aux abstractions les plus vaporeuses, que l'idéal de leurs adversaires est inintelligible et leur *infini* chimérique, et qu'il est temps de faire descendre la Poésie du ciel sur la terre.

A talent égal, le copiste servile, mais judicieux, de la réalité, quand même ses tableaux ne seraient que des ébauches, atteindra mieux le but de l'Art que celui qui selon l'expression de Jean-Paul, *peint de l'éther avec l'éther*.

Enfin l'idéalisme, en raison de son caractère éminemment subjectif, habitue l'artiste à négliger toute réalité extérieure et à ne peindre jamais que son propre moi, ce qui fatigue bien vite, même chez les organisations les plus éminentes ; un tel *égotisme* favorise la paresse et détourne de l'étude patiente de la nature, si indispensable à tout artiste ; on lui doit ce genre mélancolique affecté de nos jours par tant d'écrivains et de versificateurs subalternes, et dont on a dit avec raison :

C'est le genre, en un mot, de ceux qui n'en ont pas.
(Barthélemy.)

XXXV.

Il est temps de quitter ces généralités et de donner des exemples.

Shakspeare, type le plus puissant et le plus complet de l'art réaliste, reflète dans ses énergiques tableaux la nature entière et fait à chaque instant éclater sa connaissance du cœur humain par des aphorismes qui vous frappent comme des éclairs! Individualité multiple, il semble, ainsi que dirait un métaphysicien, posséder plusieurs âmes, plusieurs *moi;* autrement dit, les Hamlet, les Othello, les Lear, les Brutus, etc., s'incarnent successivement en lui.

A un tel colosse, l'idéalisme ne peut opposer dignement que Dante, individualité simple mais peut-être la plus éminente qui ait jamais existé; sa *Divine comédie*, sorte d'oraison funèbre du catholicisme, respire la souffrance d'un bout à l'autre, autant lorsqu'il peint les joies du Paradis que lorsqu'il exprime beaucoup plus énergiquement les douleurs de l'Enfer. Écrite sous l'inspiration du platonisme représenté par Virgile et

Béatrice, cette gigantesque épopée porte pour ainsi dire à chaque ligne la trace de la personnalité de l'auteur ; elle n'offre guère qu'un chaos informe, un monde étrange et bizarre digne de la sombre nuit du moyen âge dont elle est le reflet ; et pourtant personne ne pénètrera dans ce monument impérissable sans vivre un moment de la vie du grand citoyen et de la grande âme qui l'a construit, ni sans sentir ses affections s'épurer et ses idées acquérir de la profondeur !

XXXVI.

Poursuivons notre parallèle en prenant des types moins éminents.

Racine nous peint au naturel les principales passions humaines, avec des personnages, il est vrai, un peu trop arbitraires, et il nous fait pénétrer profondément dans les mystères du Cœur et du Caractère ; tandis que Corneille, avec ses figures plus grandes que nature, nous exalte et développe en nous l'amour des grandes choses. Il est bien difficile de se prononcer entre ces deux

génies; mais tout homme qui a un peu vécu conviendra que Racine atteint le but qu'il s'est proposé bien plus souvent que Corneille n'atteint le sien.

Les deux astres gémeaux de la poésie germanique offrent un contraste analogue; Gœthe, d'ailleurs aussi savant que poëte, revêt les idées modernes les plus subtiles des formes de l'art grec, art si naïvement réaliste et utilitaire, quoi qu'en disent de nébuleux déclamateurs; l'émancipation presque entière de son esprit aussi positif que puisse l'être celui d'un Allemand, le conduit à rompre ouvertement avec le passé; Schiller, imitateur gauche de Shakspeare, nous ramène à son insu vers l'ancien régime intellectuel par sa sentimentalité niaise et métaphysique réchauffée de l'influence de J. J. Rousseau, preuve irrécusable, même en poésie, de l'impuissance et des erreurs du sentiment, quand il n'est pas assisté par la raison.

Autre rapprochement encore plus saisissable. Les personnages artificiels et faux de la *Nouvelle Héloïse* (ouvrage qu'on ne peut plus guère lire quand on a passé la trentaine), ne font que repro-

duire perpétuellement les sophismes et la rhétorique de l'auteur; au contraire, dans cette épopée domestique qui porte le nom de Clarisse Harlowe, chaque personnage a son caractère propre; tout y est vivant et ruisselant de vérité; tout, jusqu'au moindre détail, vérifie l'épigraphe de l'auteur : *humanos mores noscere volenti sufficit una domus*, une seule famille bien étudiée offre le tableau de la société tout entière.

Rousseau peut être regardé comme le père des romanciers spiritualistes du jour, tous grandement en honneur, et parmi lesquels brille aux premiers rangs l'auteur de *Lélia*, dont les héros ou héroïnes n'ont ni chair ni os, pour la plupart, et ne semblent créés et mis au monde que pour prêcher des thèses et débiter des divagations semi-hystériques. L'école voltairienne ne se trouve dignement représentée dans le roman français contemporain que par H. Beyle et son excellent élève M. Mérimée. Nous regrettons de ne pouvoir leur adjoindre le grand observateur Balzac, mais il était au fond aussi rétrograde intellectuellement (il croit à l'alchimie et à l'astrologie!) que politiquement, et son œuvre, d'ailleurs beaucoup

trop lourde, est presque aussi malsaine que celle de George Sand.

On ne saurait trop insister là-dessus aujourd'hui : le genre de compositions que nous condamnons ici, outre sa fausseté intrinsèque et malgré ses hautes prétentions à la moralité, s'adresse réellement aux plus mauvais instincts, les flatte et les développe; il s'efforce souvent de faire passer tel égarement ou tel vice comme le fait d'une *grande âme*, et voilà surtout pourquoi il faut le condamner.

Au contraire, la lecture de *Gil Blas*, de *Marianne*, de *Tom Jones* et de presque tous les autres romans de l'école réaliste, au lieu de fausser le jugement et de pervertir le cœur, fait connaître la vie humaine telle qu'elle est, et peut bien souvent prévenir de douloureuses expériences qui attendent la jeunesse et même l'âge mûr. Pour tout dire, enfin, nous ne craignons pas d'affirmer qu'un père judicieux sera beaucoup plus effrayé de voir un tout jeune homme feuilleter en rêvant les *Confessions* de Rousseau, que de le voir lire en riant la *Pucelle* de Voltaire.

C'est ainsi que Rousseau, par ses aberrations

intellectuelles et morales a finalement retardé et compromis la génération politique et sociale. C'est sous sa pernicieuse influence que nos romantiques ont érigé don Juan en une sorte de Prométhée luttant contre le destin (1); qu'ils ont fait un mérite et même une vertu à l'humanité de ses désirs les plus désordonnés et de ses aspirations les plus chimériques; et cette variété de *spiritualisme*, nullement accidentelle ni anomale, a fourni quantité de victimes à l'orgie, au lupanar et à la Morgue!

XXXVII.

Ut pictura poesis.....

C'est peut-être la peinture qui permet le mieux de suivre le présent parallèle, à cause de la réaction naturelle de cet art sur la littérature, réaction qui est si évidente de nos jours et qui tend même à devenir abusive.

(1) Voy. A. de Musset (*Rolla*, *Namouna*, *Mardoche*.)

En présence de la peinture italienne qui, sous l'influence platonicienne et catholique, s'élève jusqu'aux régions les plus idéalistes de l'art, nous voyons naître, sous l'influence du protestantisme, la peinture hollandaise ou flamande qui reste terre à terre et se consacre à représenter la vie de famille et les scènes champêtres les plus humbles. Sans doute, comme nous l'avons indiqué, l'imagination doit prévaloir dans l'Art, et l'on s'explique parfaitement la préférence passionnée que le plus grand nombre des amateurs professent, abstraction faite de tout principe philosophique, pour la peinture italienne; mais, patience! la peinture hollandaise ou flammande est d'une date plus récente que sa sœur, et l'art dit catholique ressemble en général beaucoup trop à la perle qui naît de l'huître malade.

Les peintures réalistes *idéalisent* tout autant que ceux qui les accablent si superbement de leur mépris, et sont même plus judicieux que leurs adversaires pour choisir dans la nature ce qui est susceptible de produire des impressions esthétiques; le paysage français actuel, par exemple, a réellement une très-grande valeur, quand il ne

tombe pas dans la rêverie fausse, vague et énervante, que le romantisme a mise à la mode.

XXXVIII.

Nous voudrions, enfin, prendre un dernier exemple dans la musique ; mais la nature éminemment vague de cet art jointe à l'ivresse entraînante qu'il produit expose grandement à l'erreur, et nous ne présentons les réflexions suivantes que timidement, et en craignant que notre vieille passion pour la musique ne soit aveugle comme toutes les passions.

Il nous semble donc que le grand compositeur que l'Europe vient de perdre possédait au plus haut degré le sentiment de la réalité, avec le génie et la science nécessaires pour la rendre ; que dans ses immortelles compositions il s'attache surtout au côté caractérisé, dramatique, déterminé des choses et exprime la vie même, sa variété et son bouillonnement, comme le fougueux Rubens; que par exemple, il saisit plutôt les

transports de l'amour, que sa rêverie et ses divines faiblesses (Robert et Isabelle), les élans de l'amour paternel ou maternel, que sa gravité sereine (Bertram et Fides), les travaux et le mouvement de la campagne, que son calme aimable et pur (*Pardon de Ploërmel*) ; qu'il se préoccupe sans cesse des paroles de son libretto et vise à en donner une traduction exacte, en sorte que si l'on exagère légèrement par la pensée cette merveilleuse organisation, on lui verra produire des mélopées à la Wagner qui prétendent rendre le sens de chaque mot par un son.

Nos impressions toutes personnelles, nous le répétons, nous conduisent également à placer Mozart à l'autre pôle du monde musical, et à lui assigner des caractères inverses des précédents. Ce génie virgilien et mélancolique a, de même que les Italiens, traité trop exclusivement la passion de l'amour, et ses mélodies ravissantes semblent faites pour être chantées par les vierges de Raphaël. Sa musique d'église est éminemment religieuse ou jamais il n'en fut. Complétement inhabile au comique (ainsi que tous les artistes idéalistes), à peine a-t-il pu faire dans

toute sa vie un seul air gai. En général, il peint l'impression que produit en lui la nature et non la nature elle-même.

De tels génies n'ont point de commune mesure et ne se prêtent point à la comparaison ; il faut pourtant convenir que la place de Mozart est restée vide depuis sa mort prématurée, et que l'auteur du *Trovatore* et de la *Traviata*, qui a déjà fourni une si remarquable carrière, paraît devoir nous dédommager de la perte de Meyerbeer.

La Bruyère, en comparant l'éloquence de la chaire à celle du barreau, a dit : « Il est plus aisé de prêcher que de plaider, mais il est plus difficile de bien prêcher que de bien plaider. » On peut dire semblablement qu'il est plus aisé de faire de la musique idéaliste que de la musique réaliste, mais qu'il est plus difficile (ou du moins plus rare) de faire de l'excellente musique idéaliste que de l'excellente musique réaliste.

Et cet aphorisme transporté à la poésie et à la peinture, nous paraît très-propre à résumer nos considérations rapides sur l'Art et à leur servir de

conclusion. Notre siècle, d'ailleurs, vérifie amplement que l'idéalisme, malgré ses orgueilleuses prétentions, supporte bien davantage la médiocrité que le réalisme.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

XXXIX.

Prenons maintenant congé du lecteur.

Dans la longue et peut-être monotone énumération que nous venons d'achever; dans toutes ces assertions rapides et incomplètes, mais du moins très-méthodiquement coordonnées, nous avons eu pour but principal de constater, dans le passé humain, une lutte acharnée et opiniâtre entre deux tendances opposées, entre deux courants contraires d'idées et de sentiments, lutte dans laquelle, selon nous, se résume et se condense toute l'histoire intellectuelle et même l'histoire politique; et chacun de ceux qui auront bien

voulu nous suivre jusqu'au bout a dû discerner sans peine ses amis comme ses ennemis.

Mais là ne s'est point bornée notre ambition ; les phases diverses et le résultat de la lutte dont il s'agit sont trop immédiatement liés, à nos yeux, aux plus grands intérêts actuels de la société, pour que nous n'ayons pas cherché à entraîner le lecteur dans notre propre direction, vers le *positivisme* puisqu'il faut lâcher le mot ; cette partialité, beaucoup nous la reprocheront, mais, dans ce siècle abâtardi par l'éclectisme, nous nous en faisons gloire ; toutefois, nous sentons mieux que personne combien ces études, à vol d'oiseau, sont insuffisantes pour déterminer la conviction du lecteur, et nous le prions d'attendre, avant de nous juger définitivement, les développements que nous avons annoncés.

Ce petit écrit ne prétend donc, nous le répétons, que mettre en évidence un grand fait qui domine toute l'histoire de l'esprit humain, à savoir l'antagonisme perpétuel, le conflit constant entre la raison et le sentiment, conflit fatal qui n'a jamais permis au progès de s'opérer que par une sorte de balancement ou d'oscillation entre

deux impulsions contradictoires ayant chacune ses représentants exclusifs.

Or ce fait nous paraît mis hors de doute par les nombreux exemples que nous avons choisis dans le passé et même dans le présent, et nous croyons que le lecteur en peut trouver spontanément une foule d'autres vérifications aussi bien en politique qu'en poésie et en philosophie, bien que nos indications aient été principalement relatives à la philosophie; car ce sont les opinions qui gouvernent finalement les volontés et les actes.

Il n'est que trop évident aujourd'hui, par exemple, que toutes les aberrations sociales (saint-simoniennes, fouriéristes, communistes, etc.) ont pris leur origine dans les croyances spiritualistes ou théologiques; c'est pourtant à ces mêmes croyances que les gouvernants s'obstinent déplorablement à laisser la présidence politique, sans se souvenir des terribles convulsions qu'elles ont constamment amenées; comme l'a fort bien dit Auguste Comte, l'idée de Dieu est devenue aujourd'hui aussi anarchique que rétrograde, tant chez les déistes proprement dits que chez les catholiques ou les protestants, et l'on peut regarder

comme autant d'ennemis publics toutes les variétés d'êtres surnaturels dont on a peuplé le ciel, depuis Jupiter, Jéhovah et Allah, jusqu'au Dieu de Rousseau et à celui des panthéistes (1). Les pouvoirs officiels et les classes dirigeantes s'abusent étrangement à ce sujet ; il devient de plus en plus urgent de les désabuser, quitte à faire la guerre à ses dépens, et de leur répéter sans cesse que les idées dites *religieuses*, sous quelque forme qu'elles se produisent, sont des causes permanentes de division dans la famille et de désordre dans l'État.

Nous avons vu, en outre, dans le cours de notre tableau successif, le matérialisme et le spiritualisme se répartir en quelque sorte topographiquement et correspondre à certaines conditions de climat et de race; le contraste entre l'Orient et l'Occident, envisagés chacun en bloc, nous a paru offrir le cas le plus tranché et le plus évident; mais on peut arriver au même résultat sans sortir de l'Europe; au sein de la grande république occidentale fondée par Charlemagne

(1) Et sans même faire exception pour le *Dieu des bonnes gens* créé par ce faux bonhomme de Béranger !

et composée des cinq populations, anglaise, française, germanique, italienne et espagnole, on retrouve, en effet, les deux éléments opposés qui forment la trame du tissu de l'histoire : il suffit pour cela de considérer les profondes différences qui sous tant de rapports séparent les populations septentrionales des populations méridionales; le nord de l'Europe a vu naître le libre examen et l'industrie moderne, tandis que le midi est encore traîné à la remorque (comme les campagnes le sont par les villes) et est bien plus éloigné de l'émancipation définitive que doivent accomplir la Science et le Travail.

Enfin, nous avons indiqué (§ 2) un rapprochement encore plus saisissable, une correspondance encore plus évidente : la femme, par ses inclinations, comme par ses opinions, représente au plus haut degré les tendances spiritualistes, et l'homme, les tendances dites matérialistes. Ce qui, en effet, différencie essentiellement les deux sexes, abstraction faite des caractères matériels, c'est la prédominance des facultés que Gall nomme affectives, chez l'un, et celle des facultés intellectuelles, chez l'autre; l'un obéit surtout à

l'impulsion du sentiment, l'autre cède plus souvent aux incitations de la raison; de là deux manières de voir, et, par suite, deux systèmes de conduite tout opposés (1).

Présentée sous ce dernier aspect, la question

(1) « ..... La femme est un animal essentiellement spi» ritualiste, et l'homme un animal matérialiste ; cela tient » soit aux quantités comparatives de matière grise et de » matière blanche contenues dans leur cerveau, soit au plus » ou moins de développement des régions occipitale et » frontale ; et ces caractères peuvent servir à classer se» condairement tous les hommes entre eux. En général, » toutes les idées d'un spiritualiste passent par son cervelet » avant de sortir, et il pense ordinairement par le derrière » de la tête.

» ..... Les mêmes distinctions s'observent dans tout le » reste du règne animal; le chat est un type spiritualiste et » féminin par excellence, et le chien un type matérialiste » et masculin..... Tous les vertébrés s'adonnent certaine» ment plus ou moins à la métaphysique, si comme le » dindon normand ils ne peuvent rien dire ni écrire, ils » n'en pensent pas moins. Le chat, par exemple, sans sa» voir dire *je*, ne se prend pas apparemment pour un autre » que lui-même ; il possède le sentiment du *moi* tout autant » que nos vagues et outrecuidants psychologues, qui pré» tendent que l'espèce humaine jouit seule d'un tel pri» vilége.

» ..... Les théologastres et les métaphysicuistres de notre » époque prétendent aussi que l'homme est le seul animal

des deux philosophies s'agrandit en se précisant et nous fait reconnaître dans cette dualité ou polarité perpétuelle que nous avons tant cherché à faire ressortir, une des lois les plus générales de la nature humaine, loi incommutable comme

» religieux ; c'est on ne peut plus faux, et cette erreur est » toute pareille à celle de ces voyageurs qui concluent de » l'absence de culte organisé à l'absence de religion chez » certaines peuplades sauvages ; dans une grande partie de » la série animale, même parmi les mollusques, on trouve » des indices de fétichisme et d'astrolâtrie. Les plus rap- » prochés de l'homme se livrent à un véritable polythéisme » anthropolâtrique. Notre chien domestique aboie à la lune » et hurle d'une manière toute particulière au bord de la » mer, et on le voit en mainte occasion faire usage de la » seule eau lustrale qui soit à sa disposition et accomplir des » rites plus ou moins obscurs. Qui pourrait prouver qu'il n'y » a jamais eu de grand-prêtre parmi les chiens? Qu'est-ce » qui aurait pu dégrader ce pauvre animal au point de lui » faire lécher la main qui le frappe, si ce n'étaient des idées » religieuses et superstitieuses ? Comment expliquer, sans » une anthropolâtrie profonde, la soumission volontaire de » tant d'animaux plus forts et plus agiles que l'homme ? A » la vérité, on nous dira que fort souvent l'animal croque » son dieu ; mais, *primus in orbe deos fecit timor*... Et » d'ailleurs, les sectateurs de plusieurs religions mangent » bien le leur ! » (Blasius Quatrefagius, *Histoire naturelle drôlatique et philosophique du règne hominal*. Nébulœsberg, 1864.)

toutes les lois naturelles et qui n'est modifiable qu'entre des limites très-rapprochées.

Si l'on considère en outre que dans tout organisme humain les facultés affectives, surtout les penchants personnels, surpassent immensément en énergie les facultés intellectuelles, on arrive à se défier singulièrement des prédictions enthousiastes, émanées plutôt du sentiment que de l'intelligence, par lesquelles les grands hommes de notre Révolution annonçaient le règne universel et absolu de la raison ; tout ce qu'on peut espérer de mieux pour l'avenir, c'est que, suivant la grande pensée d'Auguste Comte, l'*esprit* cesse enfin d'être l'esclave du *cœur* et devienne son ministre responsable.

Alors donc que les divinités et les entités auront définitivement perdu leur empire; alors que les idées que l'on se fait du monde et de l'homme seront entièrement changées, on verra le matérialisme et le spiritualisme se reproduire sous des formes nouvelles et peut-être sous les mêmes dénominations; et si, comme on peut l'espérer sans faire d'utopie, les hommes cesseront bientôt de se battre, ils ne cesseront jamais de se disputer.

On verra, par exemple, les partisans exaltés de l'égalité, se bâtissant une nature humaine à leur guise, et s'exagérant la puissance des penchants bienveillants, soumettre au Cœur les questions que l'Esprit doit seul résoudre, et faire du désordre avec l'ordre le mieux établi ; de leur côté les partisans plus modestes de la liberté, aidés par la force des choses, viendront mettre le Cœur à sa place, et faire de *l'ordre avec du désordre* (1).

Et de quel côté sera la majorité ? La philosophie positive qui vient dire franchement aux hommes: « Vous pouvez être *mieux*, mais vous ne serez jamais *bien*, ni dans ce monde, ni dans un autre,» peut-elle espérer d'avoir un jour le grand nombre pour elle ?....

Sans doute, il se trouvera toujours des poëtes et des femmes pour paraphraser sur tous les tons, ainsi que de nos jours, le refrain de nos grand'mères :

Triste raison, j'abjure ton empire !

(1) Expression de Marc Caussidière, le seul homme d'État qu'ait produit la révolution de 1848.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface. v

Dédicace 1

Considérations générales (I, II, III, IV, V, VI et VII) 3

Métaphysique ancienne. — Thalès et Pythagore (VIII, et IX). 32

Les deux écoles d'Élée (X et XI) 39

Aristote et Platon (XII, XIII, XIV et XV) 48

École d'Alexandrie (XVI) 72

L'Orient (XVII, XVIII et XIX) 75

Métaphysique du moyen âge. — Nominalistes et réalistes. — Thomistes et scottistes (XX, XXI, et XXI bis.) 83

Temps modernes. — Le Catholicisme et le protestantisme (XXII et XXIII). 98

Hobbes et Spinosa (XXIV et XXV). 105

Voltaire et Rousseau (XXVI et XXVII). 113

Métaphysique contemporaine. — L'idéologie et la psychologie (XXVIII, XXIX, XXX et XXXI) . . 120

De l'Art. — Art réaliste et art idéaliste (XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII et XXXVIII) 158

Résumé et conclusion (XXXIX) 181

Philos.
L445

116182

Author Leblais, Alphonse

Title Matérialisme et spiritualisme.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 04 14 001 9